

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

19^e ANNEE—No 42

MONTREAL, 14 FEVRIER 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



L'INSPIRATION, tableau de M. P. Hughes

ALBUM UNIVERSEL

Bureau de Rédaction : Batiment de "La Presse,"
55 rue Saint-Jacques. Boîte du Bureau de Poste pour la
correspondance, 758. Tiroir du Bureau de Poste pour les
journaux, 2191.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOS PAGES CENTRALES

La première de "Véronica" marque nos lettres canadiennes d'une pierre blanche. C'est une nouvelle ère, bien attendue, hélas ! qui s'ouvre pour l'art dramatique en ce pays. On peut bien se l'avouer à l'oreille : le théâtre chez nous en est encore à sa puberté. Aussi, des efforts sérieux, gigantesques même, comme ceux que vient de faire monsieur Fréchette, méritent-ils l'applaudissement enthousiaste de tous ceux qui ont à coeur l'avancement des lettres canadiennes. "Véronica" restera, en dépit des intrigues explicables — pauvre nature humaine ! — ouraies pour la tomber. Elle restera, parce qu'elle est bien montée, qu'elle se lit bien et qu'elle a "du théâtre" enfin. "Véronica" contient des scènes qui ne défigureraient pas la rampe parisienne. Nous allons ajouter : qu'aurait signées le père de Ruy Blas lui-même. Ce serait soulever un "tolle" inutile en certains cercles, bien plus disposés à la critique malveillante qu'à l'encouragement.

LA GRÈVE DES TRAMWAYS

Les lecteurs de l'"Album Universel" ne sauraient ignorer que notre journal est imprimé huit jours avant la date qui figure à son frontispice. Ils comprendront en conséquence que nous ne pouvions illustrer dans le numéro de cette semaine la grève des employés de tramway qui a éclaté à Montréal, le vendredi matin, 6 courant. Ce sera pour la semaine prochaine.

L'ESPERANTO

Avec la correspondance publiée aujourd'hui dans une colonne voisine se clot la série des objections reçues à l'"Album Universel" contre l'Esperanto. Aucune d'elles, nous en appelons au lecteur, n'est faite pour décourager les zélés de la langue internationale. Pour ce qui le concerne, l'"Album Universel" y a plutôt trouvé une raison de plus pour se rallier aux vues exprimées par monsieur St Martin, dans sa belle étude du 24 janvier dernier.

**Veillez découper le bulletin suivant après l'avoir rempli, et nous le renvoyer avec
Une piastre, et vous recevrez l'ALBUM UNIVERSEL pendant quatre mois.**

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'envoyer l'ALBUM UNIVERSEL
pour quatre mois. Vous trouverez une piastre
dans cette lettre. Et adressez-moi le journal,
comme suit :

NOM.....

ADRESSE.....

Ce n'est pas d'une simple adhésion morale qu'il s'agit ici, mais d'une adhésion pratique. En effet, l'"Album Universel" a décidé de consacrer une page chaque semaine à la diffusion de l'Esperanto, à commencer dès son prochain numéro.

Que de confrères en Europe et aux Etats-Unis nous ont donné l'exemple, à cet égard. Mais ici même, au Canada, ne voyons-nous pas surgir de tous côtés des écoles d'Esperanto. La plus récente en date est celle de St Hyacinthe, qui, au nombre de 50 élèves, va commencer incessamment, sous la direction de monsieur Saint-Martin, l'étude de la langue internationale.

C'est le même professeur qui sera le titulaire de la chaire d'Esperanto fondée par l'"Album Universel", et c'est assez dire que le cours sera des plus attrayants comme des plus utiles.

L'ACADÉMIE GONCOURT

Après six années d'attente, six années de démarches, de procès, de jugements, la "Société littéraire Goncourt" vient d'être reconnue officiellement en France par le Conseil d'Etat et autorisée à accepter le legs universel que lui avait fait Edmond de Goncourt.

Dans son testament, Edmond de Goncourt, qui fixait à dix le nombre des "académiciens", en désignait seulement huit : Alphonse Daudet, mort peu de temps après son grand ami, MM. Léon Hennique, Joris-Karl Huysmans, Octave Mirbeau, les deux frères J. et H. Rosny, Paul Margueritte et Gustave Geffroy. L'Académie se compléta en élisant MM. Elémir Bourges et Lucien Descaves, et, à la mort d'Alphonse Daudet, le remplaça par son fils, Léon. Elle est maintenant au complet et va pouvoir fonctionner.

C'est à l'occasion de cette création que nous donnons à la page 999 une étude des plus intéressantes sur Edmond de Goncourt.

COMMUNICATION

Réponse à un professeur de l'Ecole des Commissaires à propos de l'Esperanto

Monsieur le Professeur,

Supprimer l'orthographe ! Mais, c'est un sacrilège ! ! Vous avez donc eu bien du mal à l'apprendre, cette orthographe, qui vous a si fort "embêté", cette orthographe qui vous embête encore, sans doute, je ne crains pas de l'affirmer ; cette orthographe que vous traitez de "vieille chinoiserie" ?

Que vous ayez hâte de vous débarrasser de votre "bête noire", cela se conçoit ; mais avez-vous réfléchi aux conséquences ? Supprimer l'orthographe ! mais, c'est enlever au Temple son plus bel ornement ; à l'arbre, ses tiges et ses feuilles ; à la fleur, sa corolle et son parfum !

Supprimer l'orthographe ! mais, c'est priver le

Soleil de ses rayons, le Firmament de ses étoiles ; la Terre de sa verdure et de ses fleurs ; l'oiseau, de son plumage ; le Lion, de sa crinière ; le marbre de ses veines ; le diamant de ses feux ; les yeux de leurs prunelles ; la Beauté de ses atours !

Supprimer l'orthographe ! mais, c'est enlever au corps humain les vêtements qui le protègent contre les intempéries des saisons ; au chevalier, l'armure d'acier qui le défend contre le fer des mécréants !

N'en doutez pas, monsieur le Professeur des Ecoles des Commissaires, le jour où l'orthographe de la langue française sera supprimée, la langue française, frappée au coeur, aura vécu ; car, alors, sûrement elle deviendra une "chinoiserie".

Nul, plus que moi, n'est partisan du progrès, du véritable Progrès à mais aussi nul, plus que moi, ne combat le progrès bâtarde ou hypocrite qui, dévoilé, s'appelle "Décadence" !

Que les hommes, n'ayant rien de mieux à faire, s'amuse à vouloir édifier une langue internationale, soit ! Mais, hélas ! de tous temps l'Utopie a hanté le cerveau humain.

Et, croyez-moi, monsieur le Professeur des Ecoles des Commissaires, malgré sa casaque française, malgré son chapeau espagnol, l'Esperanto n'est et ne sera jamais qu'une Utopie... ordinaire, et la suppression de l'orthographe, une monstrueuse Utopie !

UN PROFESSEUR LIBRE.

LE COIN DES AMATEURS-PHOTOGRAPHES

(Pour "l'Album Universel")

NOTA. — Dans le dernier entretien, on lisait Métal au lieu de Métol, je suppose qu'on a compris quand même.

Révélateur à l'Eikonogène :
Eikonogène, 1-2 oz.
Carbonate de Potasse, 1 oz.
Sulfite de Soude, 2 oz.
Eau bouillie et refroidie, 20 oz.
Dissoudre d'abord l'Eikonogène, le Sulfite, et en dernier lieu, le Carbonate. Prêt à servir.

Révélateur à l'Oxalate de Fer :
a. Protosulfate de Fer, 2½ oz.
Acide sulfurique, 15 gouttes.
Ou bien, Acide Citrique, 20 grains.
Eau, 10 oz.
b. Oxalate de Potasse, 10 oz.
Bromure de Potassium, 10 à 20 grs.
Eau, 40 oz.
Employer 1 partie de A, et 4 parties de B.

Révélateur à la Pyrocatechine :
1. Pyrocatechine, 150 grs.
Soda Sulfite, 2 oz.
Eau, 20 oz.
2. Phosphate de Soude tribasique, 3½ oz.
Eau chaude 20 oz.
Employer parties égales. Sert indéfiniment.

Révélateur au Rodinal :
Rodinal, 1 partie ; Eau, 20 parties ; additionner à la Solution de Bromure de Potassium si on veut empêcher le voile et avoir un cliché clair et brillant.

Lorsqu'une plaque est tellement sous-exposée qu'il n'y a rien à débrouiller dans les parties minces, il n'existe aucun remède, si, par contre, il y a des détails, quoique ce soit bien transparent, il ne faut pas pousser trop loin en développant et se servir du renforçateur, ou intensificateur ; pour réussir avec ce traitement, il faut que la gélatine ne contienne absolument aucune parcelle de Soda Hyposulfite ; il est bien difficile de traiter ainsi la plaque Anti-halo, qui est garnie doublement, et demande un lavage prolongé pour l'élimination de l'Hypo.

On peut intensifier un cliché séché depuis longtemps, pourvu qu'on le lave 30 minutes ou plus.

Bichlorure de Mercure : 1 oz ; Eau, 20 oz ; retourner dans la bouteille après usage, jusqu'à épuisement. Lorsqu'on a trempé le cliché dans cette solution et qu'on juge l'opération assez avancée, rincer 5 minutes à grande eau et redonner la teinte foncée avec un peu d'eau additionnée de quelques gouttes de liqueur d'Ammoniaque.

UNE PERLE.

Une des perles de la science humaine, c'est le BAUME RHUMAL, et qui guérit les affections de la gorge et des poumons.

Petite Revue Illustrée

PAR LE REVEUR

Quel beau rêve c'aura été que ce projet d'une bibliothèque publique à Montréal !

Le jour où l'on apprit que Carnegie voulait doter de bibliothèques les principales villes du continent américain, on se dit qu'il ne pouvait manquer de penser à Montréal, la métropole commerciale du Canada. Pour plus de sûreté, des officieux lui envoyèrent une carte géographique avec l'emplacement de notre ville marquée d'une grosse tache rouge.

Carnegie fit savoir aux autorités municipales que c'était "correct". Le rêve prenait de ce moment une forme concrète dans tous les esprits. Pour ce qui me concerne je vis, par la pensée, cette nuit-là, un bâtiment qui, pour n'être pas encore palatial en sa forme, n'en faisait pas moins très bon effet, comparé à l'Institut Fraser ou au Cabinet de Lecture Paroissial.

Le bâtiment allait se matérialiser et de simple image devenir une réalité, quand il fut attaqué par une bande de démolisseurs.

Les uns le voulaient à l'encoignure des rues Craig et Gosford ; les autres sur le square Phillips ; ceux-ci à la place du marché St Laurent ; ceux-là à l'encoignure des rues St Denis et Sherbrooke.

Les uns le voulaient sous le contrôle d'une commission civique ; les autres sous le contrôle exclusif du maire ; ceux-ci sous la direction d'un seul bibliothécaire ; ceux-là sous la direction de deux censeurs nommés respectivement par l'Université Laval et l'Université McGill.

Les uns le voulaient affecté simplement à la science ; les autres à la science et à la littérature ; ceux-ci le voulaient unique pour toute la ville ; ceux-là demandaient qu'il fût partagé entre toutes les paroisses de Montréal.

Les uns voulaient qu'il fût converti en refuge de nuit ; les autres en trottoirs de bois dans les quartiers excentriques ; ceux-ci proposaient de le tenir fermé ; ceux-là, de le rendre à Carnegie.

Les démolisseurs firent si bien qu'il ne resta plus de la bibliothèque, même des débris. L'image elle-même s'en était effacée dans les esprits.

Honteux probablement de ce qu'ils avaient fait, les démolisseurs se mirent à se rejeter, les uns sur les autres, l'odieuse d'un pareil acte de vandalisme. Les uns n'avaient voulu que sauvegarder la morale ; les autres, la dignité de Montréal ; ceux-ci, les intérêts des bouchers ; ceux-là l'intérêt de leur quartier. De nouveau la bibliothèque fut reconstruite dans les esprits, avec tout juste ce qu'il fallait de matériaux et de cachet architectural pour que Montréal n'eût pas à en rougir.

D'aucuns avaient émis l'idée que le nom patronymique de Carnegie donné à l'institution pouvait empêcher les citoyens riches de lui faire une part de leur fortune. Les riches protestèrent contre une pareille imputation. De ce jour, la bibliothèque prit dans les esprits des proportions fantastiques. Pour ma part, je l'ai vue se dessiner fulgurante de lumière dans un symbolisme facile à comprendre. Sur un immense quadrilatère de granit affecté aux services municipaux de tout ordre et

faisant cour intérieure à l'instar du forum antique, se dressait la bibliothèque, bâtiment de marbre blanc, couronné, en guise de lanterne, d'un trépied d'or — le trépied mystique de l'élévation de l'âme vers Dieu.

C'est un beau rêve que j'ai fait cette nuit-là. Et que d'autres se sont peut-être, comme moi, bâti des châteaux en Espagne, ou plutôt dans les nuages !

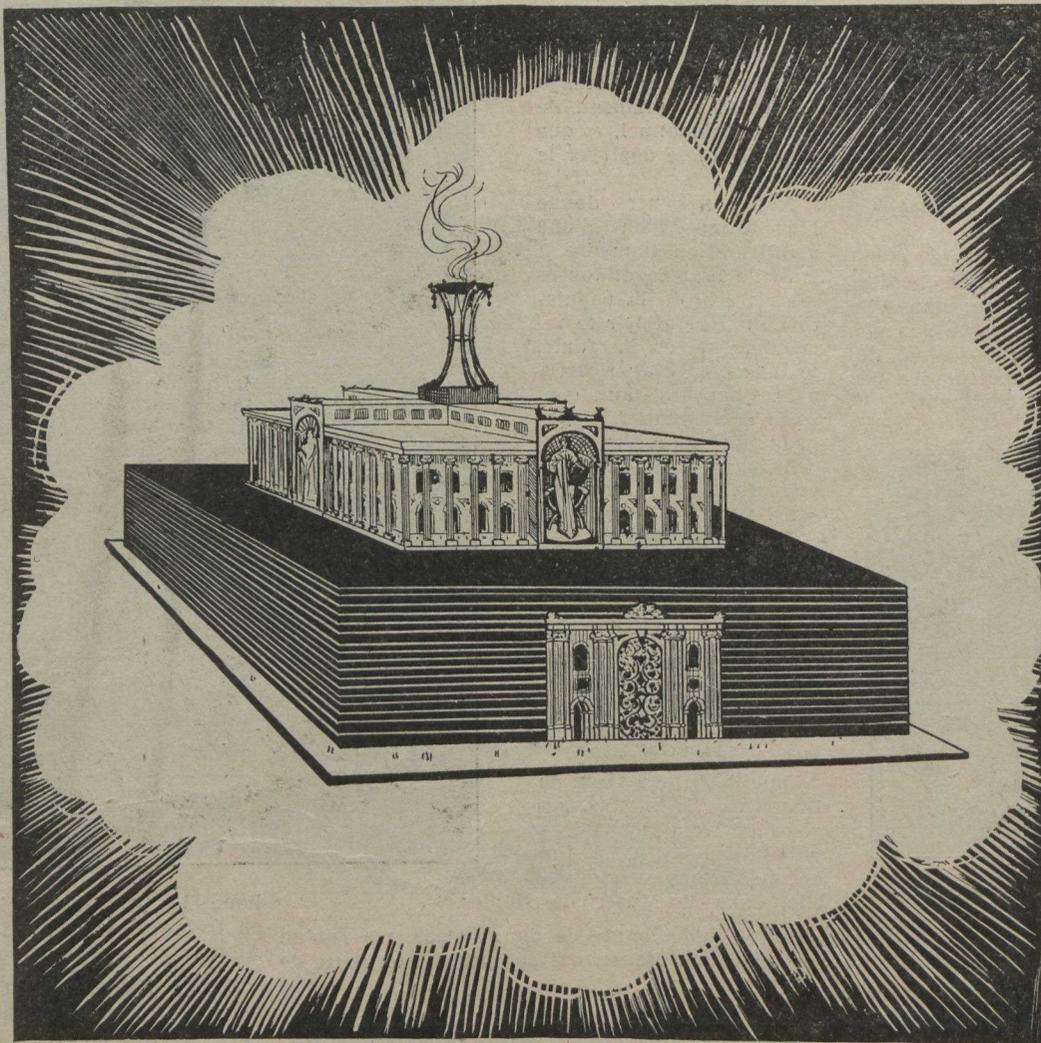
Eh ! bien, fini mon rêve ; fini le leur aussi. De bibliothèque publique, digne de ce nom, il n'y en aura pas à Montréal d'ici à bien des années.

Que si on m'objecte le retour qui semble s'être produit récemment dans l'esprit des démolisseurs de naguère, je répondrai qu'il n'est que pour la frime.

Le projet d'une bibliothèque publique à Montréal aura été un beau rêve qui s'effacera au réveil des populations endormies.

Que faut-il pour le réaliser ? Mettre fin au règne des endormeurs.

LE REVEUR.



PENSÉES D'ACTUALITÉ

C'est quelque chose encore que de faire un beau rêve ; à nos chagrins réels c'est une utile trêve. — C. D'HARLEVILLE.

Oh ! si l'on pouvait tenir registre des rêves d'un fiévreux, que de grandes et sublimes choses on verrait quelquefois sortir de son délire. — J. J. ROUSSEAU.

C'est dans l'oisiveté du malheur que les hommes se livrent à tous leurs rêves. — GUIZOT.

En politique, les rêves de la veille sont quelquefois les vérités du lendemain. — E. LABOULAYE. Un gouvernement ne doit jamais s'endormir dans l'optimisme. — E. DE GIRARDIN.

C'est rêver que d'élever des systèmes sur des fondements purement gratuits. — CONDILLAC.

La charité nous oblige à réveiller ceux qui s'endorment. — PATRU.

On n'étudie plus, on n'observe plus, on rêve et l'on nous donne gravement pour de la philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits. — J. J. ROUSSEAU.

L'esclavage énerve les forces de l'intelligence et endort l'activité humaine. — DE TOCQUEVILLE.

L'esprit humain poursuit encore ses images quand il rêve. — A. DE TOCQUEVILLE.

Le faux respect de nos amis nous endort et nous jette dans une fausse confiance. — MALLEBRANCHE.

Il faut au moins rêver le bien quand on est réduit à l'impuissance de le faire. — M. A. PETIT.

Les magnétiseurs ne sont d'habiles endormeurs que parce qu'ils opèrent sur des gens qui ont bonne envie de s'endormir. — X...

Peur-être avec le temps, à force d'y rêver, par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver. — BOILEAU.

Trop souvent l'homme endormi se croit sage. — ED. ABOUT.

Rêver et contempler est une action insensible qui remplit parfaitement les heures et occupe les forces intellectuelles sans les trop user. — GEORGES SAND.

Malheur, malheur à nous si notre âme endormie penche vers la tranquillité. — CORNEILLE.

L'ignorance est un mal inévitable, lorsqu'elle résulte de l'insuffisance des aptitudes individuelles ; plus souvent elle a pour cause l'insuffisance des moyens employés pour la combattre, et la négligence des individus et des gouvernements à prévenir ou à détruire ce fléau, pire que la peste, est un véritable crime. — LAROUSSE.

La vérité nue révolte tout lecteur qui n'est pas d'une vertu très pure. — CUSTINE.

L'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices est inconnu à ceux qui savent s'occuper par la lecture. — FENELON.

Quand une lecture vous élève l'esprit et vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger l'ouvrage ; il est bon et fait de main d'ouvrier. — LA BRUYÈRE.

Une lecture amusante est aussi utile à la santé que l'exercice du corps. — KANT.

Le despotisme perpétue l'ignorance et l'ignorance perpétue le despotisme. — TURGOT.

Un livre qui renferme des vérités utiles ne périt pas. — DUMARSAIS.

La misère accroît l'ignorance et l'ignorance accroît la misère. — MME DE STAEL.

On appelle livres classiques les livres qui font la gloire de chaque nation particulière et qui composent ensemble la bibliothèque du genre humain. — RIVAROL.

On condamne trop souvent un livre sur un mot. — E. DE GIRARDIN.

Sous la constitution la plus libre, un peuple ignorant est toujours esclave. — CONDORCET.

L'ignorance est la plus dangereuse des maladies de l'âme et la source de toutes les autres. — BOSSUET.

La culture de l'esprit ennoblit le cœur. — SHERRIDAN.

Un bibliothécaire ignorant est un lunatique préposé à la garde du sérail. — VOLTAIRE.

Le meilleur livre n'avise point un fou. — MIRABEAU.

Ce qu'il faut au peuple, ce sont des bibliothèques où soient les meilleurs livres anciens et modernes. — E. DE LABOULAYE.

Le savoir est le véritable fonds de la sagesse. — TOUSSENEL.

LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 28 janvier 1903



M. Goubet, constructeur du bateau sous-marin qui porte son nom, vient de mourir, à la maison de santé des Frères Saint-Jean-de-Dieu.

Sorti d'une école d'arts et métiers, il avait déjà derrière lui une longue carrière de technicien, lorsqu'il conquiert la notoriété publique en consacrant exclusivement son labeur à l'oeuvre qui doit perpétuer sa mémoire. Dès 1886, M. Goubet, répondant à l'appel de l'amiral Aube, ministre de la Marine, mettait en chantier un bâtiment de

petites dimensions, capable de naviguer sous l'eau, le "Goubet No 1". Des expériences furent poursuivies à Cherbourg en 1890 et 1891. Le navire semblait réunir les principales conditions requises ; aussi, plusieurs ministres de la Marine se montrèrent-ils favorables à son adoption.

* * *

La sardine manque ! C'est donc la misère en Bretagne.

D'un baut à l'autre de la côte bretonne, depuis Camaret jusqu'aux Sables, cette plainte, lugubrement, retentit. Une désolation insoupçonnée, effroyable, inouïe, au delà de tout ce que l'on peut imaginer, ravage cette terre armoricaine, tant éprouvée déjà. Il semble qu'une malédiction pèse sur cette pointe avancée du vieux continent.



Après la persécution religieuse, la famine ! La photographie que je vous adresse pourrait s'intituler : Le débarquement de la rogne."

* * *

Un de mes amis du Tonquin m'adresse une vue de la section française à l'exposition d'Hanoï.

Nous la reproduisons pour faire juger de l'importance de l'oeuvre grandiose qu'a conçue M. le gouverneur général Doumer, et qu'a menée à bien M. Beau.

La section française renferme des échantillons variés de la production nationale dans toutes les branches de l'industrie, applicables à l'Indo-Chine.

Les Français et les commerçants européens venus à Hanoï sont émerveillés, nous écrit notre correspondant, du prodigieux esprit d'imitation des



ouvriers Tonkinois. Ce que nous avons souvent admiré à Paris avec une étiquette chinoise ou japonaise, pouvait parfaitement avoir été tissé, fondu, gravé, sculpté, laqué ou construit dans l'Indo-Chine française.

Ils voient sur place ce que nous avons fait au Tonkin et en Cochinchine, et ils apprécient, par les envois faits sous la direction éclairée du général Gallieni, l'avenir réservé à Madagascar.

* * *

Melle Pièrat a remporté un grand succès dans "l'Autre Danger" de Maurice Donnay. Elle y joue le rôle de Madeleine. Tous les critiques en font les plus grands éloges. La photographie de sa dernière création vous intéressera peut-être.

* * *

En Italie, on ne parle que du grand pèlerinage national au tombeau de Victor-Emmanuel, que Rome a vu se déployer le 9 janvier.

Notre gravure donne bien l'impression d'une manifestation immense à laquelle l'armée et toutes les classes de la population s'associent par le recueillement de la foule, le luxe des draperies funèbres, mêlées aux couleurs italiennes, à la façade du Panthéon, des principaux monuments et aux fenêtres des maisons.

C'est certainement l'un des événements les plus imposants de la présente saison.

* * *

De nouvelles fouilles opérées à Pompéi concentrent encore l'attention du monde savant et artiste.

Dans la belle maison de Lucretius Trontonius, on vient de trouver une très jolie table, qui n'est pas encore exposée au public, dans le Musée de Naples.

Cette table, haute de deux pieds, n'a qu'un seul pied en bronze, qui se termine en patte de

lion. Au haut de ce pied, d'une espèce de motif en forme de calice, s'élançait un charmant petit Amour ailé.

Sur la tête du petit Cupidon est posé un motif de calice à feuilles élégantes qui soutient l'armature de bronze, dont les bras entrecroisés devaient recevoir un dessus en marbre qui n'existe plus.

Le bas-relief que nous reproduisons a été trouvé récemment à Pompéi, et la direction du Musée de Naples ne l'a pas encore exposé dans ses salles.

LEON ZOR.



M. L'ÉCHEVIN LAMARCHE

L'homme du jour dans le domaine municipal, à l'article de la bibliothèque

S'il appartenait à quelqu'un en particulier, au conseil de ville, de prendre une position virile dans le débat concernant la bibliothèque, c'est bien à M. l'échevin Lamarche, le zéléateur de l'athlétisme à Montréal.

La question de la bibliothèque publique est une bataille. Si elle n'en est pas encore arrivée à la mêlée générale, elle a du moins donné lieu à des mouvements stratégiques qui permettent à la population de bien reconnaître ceux qui combattent du bon côté. Monsieur Lamarche en est de ceux-là, et ça n'a pas été le moindre service rendu par lui à la cause du développement intellectuel de la cité que cette déclaration qu'il a faite publiquement il y a quelques jours, concernant les droits imprescriptibles du conseil de ville en matière d'administration municipale.

Nous ne sommes pas éloigné de croire en effet que c'est sa ferme attitude en cette matière qui a imposé, du moins momentanément, à ces esprits rétrogrades qui nous ramèneraient politiquement à cinq cents ans en arrière, si seulement on les laissait faire. Monsieur Lamarche, avons-nous dit, est le zéléateur de l'athlétisme à Montréal.

De l'athlétisme physique, diront peut-être avec un air de mépris certains esprits plus mal bâtis encore du côté intellectuel que du côté corporel.

Eh ! oui, de l'athlétisme physique. Et d'avoir assumé ce rôle, cet apostolat, longtemps avant d'être élu au conseil de ville, a été le premier service d'ordre public rendu par M. Lamarche à ses concitoyens.

Qui dit athlète dit non pas tant un homme fort qu'un homme épris de force ; un homme bien musclé en son esprit comme en son corps, souple, adroit, courageux, vaillant ; un homme doué plus que le commun des mortels du sentiment et des instruments de combativité. Or, la combativité n'a pas tant pour objet l'attaque que la défense. Répandre le goût de l'athlétisme, c'est développer la combativité et fortifier la défensive du droit humain contre l'offensive de la force brutale. C'est ainsi, du reste, que le comprit l'antiquité aux plus beaux siècles de son histoire.

Les gymnases ou palestres antiques étaient des édifices publics dans lesquels la jeunesse était formée à une des principales branches de son éducation, celle qui avait pour but le développement des forces physiques par la pratique des exercices gymnastiques. Presque toutes les villes de la Grèce avaient un établissement de ce genre. Athènes en possédait trois.

Lorsque l'architecture eut atteint son apogée dans la Hellade, les gymnases acquirent une importance considérable, et on déploya un grand luxe dans leur ornementation. On les entourait de portiques et ils enserrèrent un stade pour la course, des espaces où la jeunesse s'exerçait à la lutte, au saut et aux autres jeux, des bains froids et des

thermes, enfin, des salles destinées aux leçons publiques des philosophes. On y éleva des autels et des statues à diverses divinités et des monuments en l'honneur des héros et des citoyens illustres. Enfin, très souvent, ils étaient décorés de peintures historiques.

Nos gymnases modernes ne ressemblent en rien, comme bâtiments, à ceux des anciens, mais la science qu'on y enseigne est restée la même, dans son esprit. C'est, dit Amoros, "la science raisonnée de nos mouvements, de leurs rapports avec nos sens, notre intelligence, nos sentiments, nos moeurs, et le développement de toutes nos facultés. Elle embrasse la politique de tous les exercices qui tendent à rendre l'homme plus courageux, plus intrépide, plus intelligent, plus sensible, plus

gymnases n'étaient pas seulement des écoles d'athlétisme, mais des temples de la médecine. Les palestres étaient dédiées à Apollon, et les maîtres de palestres prenaient souvent le titre de médecins.

Si maintenant nous considérons l'importance que les Grecs attachaient aux exercices du corps, leur vie entière passée dans les gymnases et, dans les productions de leurs écrivains et de leurs artistes, ce culte de la forme, cet équilibre de toutes les facultés, cette expression complète de la beauté en tous genres qui les ont rendus nos maîtres, nous attribuerons justement à leur éducation spéciale une bonne partie de leur génie. Platon avait été athlète et même on conjecture qu'il dut son nom à la largeur de ses omoplates.

Tout cela soit dit pour mieux faire comprendre le service rendu par Monsieur Lamarche à ses concitoyens par le patronage qu'il a donné dans le passé au sport en général et au National en particulier. Mais quel plus grand service encore il rendrait à la cité et à la nation tout entière si, s'inspirant de son heureux apostolat en matière d'athlétisme physique, il s'avisait de fonder à Montréal une association d'athlétisme moral, pour avoir plus facilement raison de ceux qui, au chapitre de la bibliothèque publique, préconisent sans vergogne le rachitisme intellectuel.

L'ANNALISTE.

PENSÉES

Le temps respecte peu ce qu'on fait sans lui.

* * *

Il faut dormir comme le lion, les yeux ouverts.

* * *

Il n'est pas donné à tout le monde de faire des ingrats.

* * *

La vanité, greffée sur l'ignorance, fait éclore la fleur du ridicule.

* * *

Le coeur a la forme d'une urne ; c'est un vase sacré rempli de secrets.

* * *

Donner des conseils, c'est souvent suggérer aux autres ses propres sottises.

* * *

La solitude la plus affreuse est celle qu'on trouve au milieu de la foule.

* * *

C'est en devenant plus malheureux qu'on apprend quelquefois à l'être moins.

* * *

L'émulation est plutôt la crainte d'être surpassé que le désir de surpasser les autres.

* * *

L'envie est le supplice des âmes viles, comme l'émulation est la passion des âmes nobles...

* * *

Le feu noircit ce qu'il ne peut consumer.

* * *

Avoir de l'esprit sans jugement, c'est avec le superflu manquer du nécessaire.

* * *

L'ordre a trois avantages : il soulage la mémoire, ménage le temps et conserve les choses.

* * *

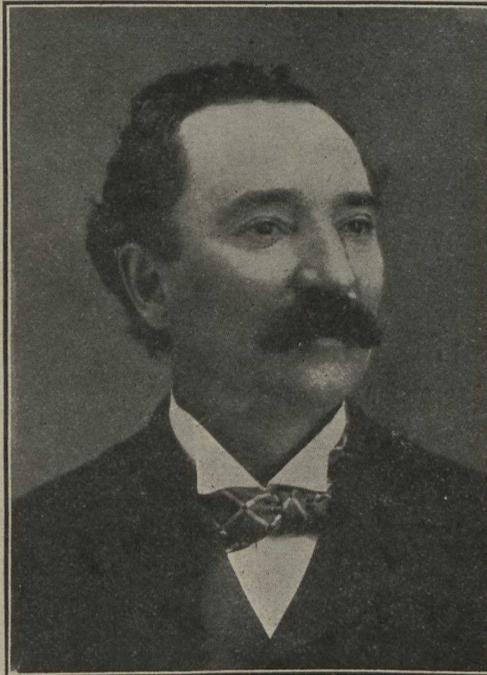
La meilleure perfection est de faire les choses ordinaires et communes d'une manière parfaite.

* * *

Secret de deux, secret de Dieu ; secret de trois, secret de tous.

* * *

Il n'y a point de sot de qui le sage ne puisse apprendre quelque chose.



M. L'ÉCHEVIN LAMARCHE

fort, plus industrieux, plus adroit, plus vivace, plus souple et plus agile, et qui le disposent à résister aux intempéries des saisons, aux variations des climats, à supporter les privations et les contrariétés de la vie, à vaincre les difficultés, à triompher des dangers et des obstacles, à rendre enfin des services signalés à l'Etat et à l'humanité. La bienfaisance et l'utilité commune sont le but principal de la gymnastique ; la pratique de toutes les vertus sociales, des sacrifices les plus difficiles et les plus généreux, sont ses moyens ; et la santé, le prolongement de la vie, l'amélioration de l'espèce humaine, l'augmentation de la force et de la richesse individuelle et publique sont ses résultats positifs."

Ajoutons, d'autre source, que chez les Grecs les

AUX RIVES DU ZAMBÈSE

Un pays qui va être ouvert bientôt à la civilisation

L'Angleterre a décidé d'ouvrir la région du Zambèse à l'activité de ses nationaux. Précédons-la dans cette partie peu connue de l'Afrique. C'est un chasseur plutôt qu'un géographe qui parle.

Le noir qui guettait à l'avant de la pirogue me cria :

—Toubab... ici... ti gagner tirer l'hippopotame !... Cela voulait dire :

—Blanc, monsieur... tirez par ici sur l'hippopotame.

Et du doigt il me désignait quelque chose de gris noirâtre, verdâtre, un bloc informe dans lequel luisaient deux petits yeux vifs, sanguinolents, pleins de fureur.

C'était la tête du monstre qui émergeait à peine du fleuve.

L'hippopotame nageait vers nous. Il était sans aucun doute dans l'intention de nous attaquer, ou plutôt de répondre à nos attaques, car depuis deux jours nous étions à sa poursuite sans avoir pu jusqu'ici cependant le joindre d'assez près pour lui envoyer un coup de fusil convenable.

Nous étions arrivés à la saison propice à ce genre de sport, la chasse à l'hippopotame, qui ne manque pas le charme, ni d'imprévu, c'est une des plus agréables distractions en Afrique.

Mais, soit que les hippopotames aient éventé notre approche, soit qu'ils aient changé de lieu d'atterrissage, ce qui eût été exceptionnel, ils ne se montrèrent pas de quelques jours.

Enfin, nous pûmes en apercevoir un.

Aussitôt de la pirogue partirent plusieurs coups de fusils.

Mes amis et moi, impatientés par cette longue attente, énervés, nous sautâmes sur nos fusils et nous fîmes feu en même temps, sans trop nous rendre compte de la distance et de la valeur du coup de fusil ainsi tiré.

Mais nous voulions nous venger, tirer, faire du bruit.

Cela devait nous calmer, pensions-nous.

Les coups partis, la réflexion venant, nous nous regardâmes, je dois le confesser, plutôt penauds que satisfaits vraiment.

—Nous avons tiré comme des collégiens avec leur premier fusil.

Cependant, le noir qui guidait la pirogue cria :

—Y a gagné touché... Y a sang beaucoup.

Cela voulait dire :

—L'hippopotame est touché...

En effet, le fleuve entraînait un long filet rouge.

Au moins une des balles avait porté.

Mais quelle était la gravité de la blessure ? Impossible de le savoir.

Comme toujours, l'hippopotame touché avait plongé et il s'enfonçait sous l'eau.

Cet animal, en effet, quand il est blessé, plonge et se laisse emporter par le courant.

Les noirs disent :

—L'hippopotame malin beaucoup... Les blancs, vouloir sa peau... Les blancs gagner, attraper lui avec les fusils... Mais l'hippopotame lui gagner attraper les toubabs... et lui se cacher aller loin mourir pour que les blancs y pas gagner attraper son peau !

Il semble, en effet, que ce soit une malice de ce gros animal que de plonger, de se dérober et de voler pour ainsi dire sa peau à ceux qui se félicitent de l'avoir déjà conquis, par un simple coup de fusil.

Le nôtre donc disparut, laissant un filet de sang à la surface de l'eau, qui nous indiquait qu'il était touché.

Généralement, le premier moment de douleur passé, l'hippopotame se met de nouveau et plus grandement en fureur.

Nous attendîmes quelques minutes anxieuse-

ment, les armes rechargées, prêts à répondre à une attaque du monstre. Mais ce fut en vain que, pendant une demi-heure, mes amis et moi, les noirs, nous demeurâmes en expectative... rien n'apparut, ni monstre, ni même le plus petit bouillonnement qui nous indiquât qu'il était encore par là, aux alentours.

—Lui touché, — dit Méduncen, le noir qui dirigeait la pirogue, — lui gagner mourir plus loin.

—Allons le chercher ! — dis-je alors.

Méduncen donna des ordres aux laptots qui tenaient les perches et les pagaies.

La pirogue s'ébranla lentement.

Méduncen, muni d'une longue perche, sondait lui-même à l'avant le lit du fleuve.

Très habile, ayant souvent chassé ici l'hippopotame, il connaissait admirablement et le fleuve et la façon de faire de ces animaux.

Mais Méduncen sonda de tous côtés sans résultat ; il ne découvrit rien.

Plus d'animal, plus de traces sanglantes.



—Moi j'ai gagné rien comprendre, — déclara-t-il désappointé, — l'hippopotame pas dans le fleuve... j'ai croire que lui... gagné partir, voler comme les oiseaux !...

Cependant, la nuit était venue, et continuer les recherches dans l'obscurité eût été folie.

Nous prîmes la décision de descendre à terre, de revenir au campement... Après le dîner, Méduncen s'approcha de moi et me dit :

—Si le toubab veut, Méduncen et le toubab ils iront eux trouver l'animal.

—Quand cela ?

—Demain matin, quand le jour se lèvera.

—C'est entendu.

Pendant le dîner, mes compagnons, moins habitués que moi à ces grandes chasses, ne croyaient pas qu'il fût possible de retrouver l'animal blessé, et étaient décidés à l'abandonner, à se réserver pour un nouvel affût.

C'était la méthode européenne, qui abandonne un lapin ou un perdreau blessé. Mais il y a loin d'un perdreau à un hippopotame, et un gibier comme celui-ci vaut bien qu'on le recherche dans la broussaille, voire dans le marais.

Il faisait encore nuit quand Méduncen vint me réveiller. En deux minutes je suis sur pied, équipé.

Nous voilà en route.

Selon toutes prévisions, l'animal avait dû se laisser, comme ses semblables, entraîner par le fleuve.

Les noirs connaissent ces habitudes. Quand un hippopotame est blessé, ils descendent lentement le fleuve, suivant la bête loin, très loin, pendant parfois plusieurs jours. Ils l'aperçoivent de temps en temps, la suivent ainsi à la piste, et ils reconnaissent son degré de vitalité ou l'approche de sa mort à la fréquence ou à la rareté des apparitions de sa tête hors de l'eau. Plus l'hippopotame éprouve le besoin de venir à la surface respirer, moins il a de forces, moins il lui reste à vivre.

Quelle était la force du nôtre ? Pour le savoir, il était nécessaire de, premièrement, découvrir le blessé. C'était le moins facile.

Méduncen pensa tout d'abord qu'il serait bon de descendre dans la pirogue.

Je pensais, au contraire, qu'il valait mieux suivre les berges à terre. Il se pouvait que l'animal, peu blessé, eût l'idée de sortir du fleuve et de se reposer sur le bord, dans quelque touffe d'arbres.

Méduncen se rendit à mon avis. Je restai sur la rive où se trouvait notre campement, Méduncen passa sur l'autre bord, et nous voilà descendant avec précaution, suivant le fil de l'eau...

De temps en temps Méduncen me criait de l'autre rive :

—Le toubab li gagner voir la bête ?

—Non ! Pas encore.

—Moi non plus.

Et nous marchions encore.

Tout à coup, mon cœur battit plus fort. A fleur d'eau... dans une petite baie formée par une des sinuosités du fleuve... dans une sorte de mare de boue, j'aperçus quelque chose d'anormal... qui bougeait, qui tranchait sur le gris limoneux : deux petits points brillants.

C'étaient des yeux, des yeux vifs, rougeâtres, qui me regardaient fixement... des yeux d'hippopotame.

Était-ce celui que nous cherchions, ou un camarade... je ne me le demandai pas... J'épaulai, et je visai, non pas entre les deux yeux... les balles s'aplatissent sur le crâne... non pas l'un de ses yeux, j'aurais eu peur de manquer ce but minuscule dans cette masse... mais je visai l'oreille.

Là, je courais la chance de loger ma balle dans le cerveau... ou d'attraper le défaut de l'épaule, un des rares points vulnérables.

Je fis feu un coup, puis l'autre presque aussitôt.

L'animal ne bougea pas...

Ses yeux continuaient à me regarder fixement. Ils semblaient, maintenant, plus vifs, lancer des lueurs de colère.

Je rechargeai mon fusil...

Alors, je ne sais comment il se fit, mais en voulant épauler, je donnai un coup dans ma cartouchiere non fermée, et toutes mes munitions roulèrent à trac dans la boue.

Je restai donc, avec deux cartouches seulement, en face de l'animal.

L'hippopotame, pendant le court moment où je me baissais pour ramasser celles des cartouches qui ne s'étaient pas enfoncées dans la vase, s'était brusquement décidé à se montrer.

Il sortit de l'eau... en amont... et m'accula, en aval... à un rebord de glaise sur lequel j'avais grand-peine à me tenir debout. Je glissais, glissais, et c'est dans cette position difficile que je tirai les deux cartouches qui me restaient.

L'hippopotame maintenant était sur moi...

Désespérément, je me mis à donner des coups de crosse au colosse, à frapper sur son palais... sur ses dents... sur sa langue, partout où je pouvais atteindre dans cette gueule, et faire mal.

Méduncen, lui, m'ayant vu en danger, me criait :

—Toubab, courage... il faut gagner tuer la bête.

Et le brave garçon s'était jeté à la nage pour venir à mon secours.

Mais l'hippopotame poussa un beuglement plus fort que les autres... ouvrit plus grande encore son énorme gueule... et... ce fut sa façon de rendre le dernier soupir...

C'était bien notre animal de la veille. Il avait été mieux touché que nous ne pouvions le croire... et il était venu là mourir.

VOYAGEUR.

CLOWNS ET BOUFFONS

Chronique théâtrale plutôt que scientifique

N'est-elle pas étrange cette disposition de notre nature qui nous porte à rire de certaines difformités grotesques ? Mais souvent le bouffon a profité de la gaieté qu'il provoquait pour se moquer de ceux qu'il amusait et railler les rieurs. C'est ce qui rend très curieux le rôle que jouaient jadis fous et bouffons en titre près des rois et près du peuple. Sous le couvert de leur fantaisie baroque, ils eurent plus d'une fois le privilège de faire entendre des vérités hardies. N'est-il pas possible de retrouver dans le clown d'aujourd'hui un continuateur de l'ancien fou de cour, aussi plaisant sous son masque enfantine que l'était un Triboulet sous son habit bariolé et son chapeau où les grelots tintaient avec une gaieté joyeuse et moqueuse ?

Ne croyons pas, toutefois, que le plaisir de s'égarer de la difformité physique fût réservé aux grands. Comme les princes, le peuple a voulu de tout temps avoir ses bouffons. Au Moyen-Age, le fou populaire est une institution. Chaque ville, soucieuse de l'amusement de ses habitants, entretenait pour la joie des rues un bouffon municipal. Toute liberté lui était accordée. A Lille, un fou qui marchait en tête des cortèges ne se gênait pas pour asperger d'eau les figures qui lui déplaisaient. A Dieppe, au XVI^e siècle, opérait un certain Gringalet. Bientôt un seul fou ne suffit plus aux réjouissances des villes. Il se forma des associations, des troupes de bouffons, qui régaleront leurs concitoyens de processions burlesques et de parades savoureuses. Clèves eut ses "Chevaliers de l'ordre des Fous", et Dijon, l'illustre "Compagnie de la Mère Folle".

Comme leurs royaux confrères les fous de cour, ces bouffons populaires avaient leur franc parler, et leurs pasquinades les plus extravagantes ne servaient parfois qu'à leur faire pardonner leur hardiesse. "Abrités derrière le rire au gros sel et le coq-à-l'âne, derrière l'emphase ridicule et la bouffonnerie ordurière, ils firent les fous, les niais, pour avoir le droit de tout dire et de tout oser. Ils s'élargirent la bouche, s'allongèrent les oreilles, se rendirent laids à plaisir, afin de dauber avec pleine licence sur les vices et les travers."

Favori des grands, cher au peuple, recherché de tous, le bouffon ne pouvait manquer sa place dans ce genre de littérature qui s'adresse à tous : le théâtre. On l'y trouve, en effet, tantôt fine mouche, toujours plaisant et comique ; il déride les spectateurs par ses lazzis et ses calembredaines, interrompant une situation pathétique par un saut de carpe ou une grimace. Dans la comédie espagnole, il s'appelle le "gracioso" ; dans le théâtre anglais, c'est le "clown". Sous ce dernier nom, il traverse les plus sombres drames de Shakespeare. Quand le roi Lear, trahi, méprisé, chassé par ses filles, jette au ciel ses cris de douleur, et, dans la nuit sillonnée d'éclairs, déchire ses vêtements : "Allons, mon oncle, s'écrie le bouffon, calme-toi, je t'en prie. Il fait nuit, et tu ne vas pas prendre un bain de ce temps-ci !"

Le clown était réservé aux plus brillantes destinées. Constatant que l'emploi de fou de cour et de bouffon, à partir du XVII^e siècle, était tombé en désuétude, il jugea qu'il y avait une place à prendre et compléta son éducation d'acrobate auprès des "minstrels", ces nègres désopilants arrivés naguère d'Amérique. Puis, s'étant mis en tête de partir à la conquête du monde, il se composa un vêtement baroque. Il se

coiffa sur le côté de la tête d'un petit chapeau que retint un toupet de cheveux dressé vers le ciel ; une veste d'enfant enserra péniblement le haut de son torse vigoureux, et un col de bébé, une large cravate complétèrent sa physionomie de niais et de jocrisse. Une culotte immense, ornée de boutons énormes, bouffa sur ses jambes, et il se chaussa ridiculement de pantoufles à pompons multicolores. Ainsi façonné, il prit son élan, exécuta par-dessus la Manche une gigantesque pirouette ; et dans son patois britannique adressa à l'Europe, en retombant sur son sol un "Bonsoir !" enfantin et maussade.

D'abord, il étonna. Son masque impassible qu'anime seule la mobilité des yeux clignotants, sa physionomie triste contrastant avec ce costume saugrenu, son parler pâteux et puéril, son air inquiet et mélancolique au milieu des bonds les plus fous et des plus grosses plaisanteries, tout cela déconcerta. Mais le succès ne fut pas long à venir.

Combien de fantaisies étourdissantes eurent pour théâtre la petite piste de sciure de bois cerclée de velours rouge ! Rappelons au moins le souvenir du plus fameux entre les maîtres du genre. Les yeux hagards derrière le verre des lunettes, les cheveux lissés sur le sommet de la tête comme ceux d'une vieille femme, une rose sur l'oreille, une jupe de danseuse sur une culotte flottante découvrant des jambes grêles et des pieds enfouis dans des chaussures d'une longueur extravagante, voici l'incomparable Billy Hayden. C'est lui qui créa pour le clown cet usage de s'enfariner le visage qui donne à son masque une telle finesse et une telle puissance d'expression.

Billy est avant tout un clown spirituel et railleur : il dédaigne la pirouette, qui est à la portée du vulgaire acrobate, pour jouer la scène bouffonne, se moquer de l'écuyer, des spectateurs et de lui-même par-dessus le marché ! Il vient de prendre l'écuyer par le bras et commence d'un air dégagé une petite histoire. "Figurez-vous, m'onsieur, que j'étais l'autre jour avec mon frère Joséphine... — Pardon, vous voulez dire votre frère Joseph." Le clown se tait une seconde, jouant l'étonnement, regarde l'écuyer et reprend : "Bien entendu, ma frère Joseph. Je vous disais donc que nous devions aller tous les deux dire bonjour à ma soeur Victor... — Pardon, vous voulez dire votre soeur Victorine."

Alors, Billy, stupéfait, de dire en levant les bras au ciel : "C'est extraordinaire, m'onsieur, comme vous connaissez bien tout mon famille !" Pas plus que l'écuyer, l'écuyère n'échappe à l'ironie du clown. Tandis qu'entre deux numéros de voltige elle remercie la foule avec des grâces manières et factices, Billy Hayden s'approche d'elle, les sourcils froncés et la lèvres dédaigneuse : "Aoh ! le vilain cheval vous avez, pardonnez, mademoiselle, mais ce était un vrai canasson. Tenez, moà, par exemple, j'avais un cheval magnifique, il avait gagné toutes les courses. — Il a dû vous rapporter beaucoup d'argent, clown ! — Eh bien, c'est ce qui vous trompe. Il m'a rapporté deux mois de prison... parce que je l'avais volé et que je me suis fait pincer tout de suite !"



Une troupe de bouffons modernes.—Les price

Pauvre Billy ! Les habitués du Nouveau Cirque comprennent un soir par lui quelles atroces heures peut renfermer la vie d'un amuseur, et tout ce qu'il peut y avoir parfois de douleur cachée derrière un masque burlesque. On avait appris dans la salle que la femme du clown était mourante. Hayden, brisé d'inquiétude, n'avait pourtant pas pu manquer à la représentation et était venu héroïquement faire rire les autres avec des larmes plein les yeux.

Enfin il put sortir de scène, sa figure enfarinée gardant encore le rictus grotesque cher à son public. Quelqu'un s'approcha de lui pour lui demander des nouvelles de sa femme. Le visage du clown changea subitement, et deux larmes soulèrent sur le fard des joues.

"Aoh ! bien mal, la pauvre femme, bien mal."

Mais les applaudissements le réclamaient. Avec une grimace horrible, Billy reprit sa physionomie d'amuseur et son air d'idiot souriant pour reparaître en piste suivi de son cochon savant. Cinq fois, il dut, le malheureux ! refouler ses larmes pour aller recevoir ces cruels applaudissements.

L'ahurissement est pour le clown le principal moyen de drôlerie. C'est par là qu'excellait le fameux Auguste, qui amusa tant de générations d'enfants. Beaucoup se sont divertis à ses dépens, mais peu connaissent sa véritable histoire, et elle vaut d'être contée.

Le directeur du cirque Renz, le premier cirque de l'Allemagne, engagea un jour pour le service de la piste un garçon du nom d'Auguste. L'homme ne semblait pas d'une intelligence très vive ; mais rien ne faisait prévoir le degré de stupidité où il sommeillait.

Le premier soir de service, Auguste demeura tellement ahuri et tellement abasourdi au milieu de la piste, qu'il fut impossible de lui faire rouler un tapis ou hisser un agrès. Devant les ordres et les admonestations, le malheureux s'agitait comme un fou, se frappant la tête, levant les bras au ciel, trottant à travers le cirque. On pensa que cet ahurissement formidable venait de l'émotion d'un début en public. Mais le second soir, ce fut encore bien pis ; le malheureux, affolé par les ordres du régisseur, aurait voulu cette fois faire vingt besognes en même temps, et courait de droite à gauche, soulevant une planche et la rejetant aussitôt pour en reprendre une autre, tout cela avec un air idiot, des gestes saccadés et maladroits, tandis que le public, mis en joie, l'interpellait de toutes parts.

Le directeur du cirque comprit tout le parti qu'il y avait à tirer de l'insondable bêtise d'Auguste. On lui confectionna un costume, classique depuis, l'habit noir à basques démesurées, avec le gilet blanc. Sa tête se trouva prise dans un immense col évasé, à la façon d'un bouquet dans son papier ; une cravate blanche s'étala comme un gros papillon sur sa poitrine, et ses doigts se raidirent écartés et inutiles dans des gants trop longs. Ainsi affublé, le clown Auguste fut celui qui se donne beaucoup de mal pour ne rien faire.

La succession de l'infortuné Auguste a été reprise par le nègre Chocolat, l'inséparable compère de Footit. Chocolat est celui qui n'a pas de chance ; il en a si peu qu'il en est ridicule. Dès qu'il y a une gifle dans l'air, il accourt pour la recevoir. Quoi qu'il fasse, Chocolat arrive au "mauvais moment."

Aujourd'hui, les Dan Leno et les Little Tich sont devenus les princes de la bouffonnerie. Jamais peut-être l'art de la caricature truculente, du déguisement baroque, n'a été poussé plus loin que chez le premier, ce Dan Leno, qui s'enorgueillit de posséder les moustaches du général Cronje avec une paire de sabots de bois de Krüger.

VULGARISATOR.



Dan Leno dans une de ses créations.



Le comique excentrique Dan Leno au naturel



Little Tich dans une de ses créations.



Little Tich en costume de bouffon

L'HON. M. MARCHAND

Évocation pleine d'actualité d'un nom qui fit honneur au théâtre et à la littérature autant qu'à la politique

Monsieur Frécnette s'est fait applaudir au Théâtre des Nouveautés, avec son drame de *Véronica* ; et ce n'est que justice. Mais, avant lui, un autre dramaturge canadien s'était fait applaudir dans les journaux et les revues, pour des comédies, des unes en prose, les autres en vers, qui, malheureusement, n'ont jamais eu, que nous sachions, les honneurs de la scène. Ce dramaturge canadien n'est autre que feu l'honorable M. Marchand.

Il n'y a pas de plus digne évocation de ce nom que la lettre-préface écrite par M. A. D. Decelles pour les *"Mélanges Poétiques et Littéraires"* publiés par Monsieur Marchand en 1899. Nous transcrivons littéralement :

"Je, vous vois rentrant dans votre étude de notaire,—votre bureau aussi de journaliste,—qu'un rayon de lumière de la muse vient illuminer et transformer en retraite de poète. Combien vous êtes heureux de vous retrouver au milieu de vos auteurs aimés ! Vous êtes bien ici *"amicus inter amicos"*. Vous les revisitez l'un après l'autre, vous voudriez les revoir tous à la fois, écouter les voix de ces morts qui parlent. Vous vous demandez comment vous avez pu les délaisser. Je me le demande aussi. Et pour qui ? Hélas ! pour un monde où (je parle d'une manière générale) l'on doit souvent douter autant certains amis intéressés à vous tromper que tels adversaires acharnés à vous reprocher des crimes imaginaires.

"C'est ici qu'ont vu le jour ces comédies si facilement versifiées, d'une facture si élégante, remplies de traits bien observés, abondantes en vers marqués au bon coin, qui demandent à se graver dans la mémoire. C'est ici qu'une main artiste s'est essayée à dessiner, d'un crayon vivement manié, ces pièces charmantes, scènes de mœurs canadiennes reproduites au naturel. Ces comédies et ces drames feront assurément les délices des gens de goût. Un souffle élevé traverse toutes ces pages, qui témoignent d'une conception bienveillante de notre société et de ses travers, raillés avec une verve doucement ironique. On y chercherait en vain ces coups de fouet éinglants qui tombent impitoyables ; aussi ne visiez-vous pas à exercer votre verve satirique sur ces vices qui déchaînent les colères des moralistes, mais bien plutôt à railler sur de faibles écarts de conduite ou de petits ridicules. Toutes ces pièces dénotent une entente remarquable, un sens étendu de l'art théâtral et une optique exacte des exigences de la scène.

"Voyons, par exemple, comme dans *"Un bonheur en attire un autre"*, l'action est sûrement conduite. Nous sommes en présence d'un ménage bien assorti, où le soleil du bonheur luit sans cesse. Un instant, cependant, on a la sensation que ce bonheur est menacé. Mais une explication amenée à propos dissipe le nuage, et Gontran, modèle des maris, retrouve dans Hélène la perle des femmes.

"Nous avons, nous, Canadiens, à ce qu'il paraît, les défauts de nos qualités." Entendant l'hospitalité comme les Montagnards écossais de la *"Dame blanche"*, nous l'accordons parfois trop facilement à des étrangers peu recommandables. Mal nous en prend trop souvent, comme l'éprouve le pauvre M. Dumont des *"Faux brillants"*, qui s'en laisse imposer par un Faquino quelconque, faux baron, au beau ramage, comme il en tombe de temps à autre dans notre monde. L'imposture est bientôt démasquée, non sans que le trop accueillant Dumont ait reçu une bonne leçon dont on pourrait profiter ailleurs.

"C'est une rare élégance de style et une grande facilité de dialogue qui font la valeur des vaudevilles *"le Lauréat"* et *"Fatenville"*. Ces deux compositions nous offrent des couplets lestement tournés et d'une coupe artistique. Comme la mu-

sique doit bien se marier à ces paroles ailées !

"Le volume se ferme sur divers travaux où se fait remarquer une satire de quelques cents vers dans lesquels les travers du jour sont, à bon droit, fort malmenés. Comme dans les compositions qui précèdent, il y a à noter ici des vers de facture élégante, une prose qui coule de source et d'une fort agréable lecture.

"Il m'est arrivé de me demander, mon cher collègue, pourquoi vous vous étiez tourné vers les fictions dramatiques plutôt que vers les fictions romanesques ! C'est sans doute la tournure spéciale de votre esprit qui vous a poussé du côté de cette mer si périlleuse du théâtre, car on ne choisit pas sa voie en ces sortes de choses : elle s'impose. Les auteurs dramatiques sont bien plus rares que les romanciers ; même en France, cette patrie des dramaturges, on compte dix Daudet et l'on ne trouve qu'un Sardou. Le théâtre n'est guère notre fait à nous, Canadiens, élevés loin des coulisses et du monde des comédiens et partant privés d'un élément presque indispensable au succès.



L'HON. F. G. MARCHAND

Aussi, peu des nôtres se sont risqués de ce côté, et, parmi ceux qui ont tenté l'aventure, plusieurs ne sont arrivés qu'à des chutes lamentables.

"Il y a une différence notable entre le drame et le roman. Celui-ci procède, pour ainsi dire, à la façon du conte, de l'histoire de tous les jours, d'une narration qui promène le lecteur vers un but lointain, à travers les incidents multipliés à plaisir, pour le laisser, en fin de compte, sur une impression agréable : le mariage du héros, ou sur une impression pénible : le trépas de l'héroïne.

"Toute autre est la marche du drame. Dès le lever du rideau, il exige une action palpitante jetée sous les yeux du spectateur, avec un dénouement rapproché le plus près possible du temps de l'exposition. Il faut donc apporter à la scène une force de concentration d'esprit que le roman n'exige pas, et un agencement de scènes qui appelle la catastrophe finale. Votre courage vous a porté vers cette région ardue de l'art, et votre talent s'y est déployé à l'aise.

"Il me fait particulièrement plaisir de constater votre succès, parce que vous, homme politique,

vous faites partie de notre petite confraternité littéraire, assez peu prisée dans le monde où l'on s'enrichit et aussi, ça et là, dans celui où l'on gouverne. Si l'on sait apprécier les services que rend la plume, on ne fait preuve que d'une mince estime pour ceux qui la tiennent. Ils ont tout de même leur importance. La pensée ne prime-t-elle pas la matière ? et ceux qui remuent des idées, qui les disséminent à quelque degré que ce soit, ne sont-ils pas en droit de réclamer un rang dans la société ? Ce sont les œuvres de l'esprit qui, en définitive, demeurent le plus longtemps. La gloire, ce soleil des morts, comme a dit quelqu'un, durera probablement plus longtemps sur l'œuvre des Garneau, des Ferland, des Gaspé, des Chauveau, que sur les noms de leurs contemporains de la politique, et j'ose croire, — peut-être par un effet exagéré de ma partialité d'homme de lettres, — que Marchand écrivain vivra plus longtemps dans la mémoire des Canadiens que Marchand homme politique."

Pour extrait conforme,

L'ANNALISTE.

L'AIGLE ET LA MARMOTTE

Fable empruntée aux *"Mélanges poétiques et littéraires"* de l'honorable F. G. Marchand

Du haut d'un chêne vigoureux,
L'aigle, de son regard superbe,
Épiait, se glissant sur l'herbe,
Un être indolent et peureux.
Avec mépris il l'interpelle...
La marmotte, car c'était elle,
Surprise et trop lâche pour fuir,
S'écrase à l'instant contre terre,
Croyant que son heure dernière
Va venir.
—Holà ! dit le roi de la nue,
De sa plus formidable voix,
Si méprisable que tu sois
Je t'absoudrai d'être venue
Imprudemment

Exposer à mes yeux ta mine pares-
[seuse,

Si tu me dis comment
Tu te complais dans cette vie oi-
[seuse;

Et pourquoi, seule et sans amis,
Tu vis en ta tanière immonde
Indifférente aux bruits du monde.
—Noble seigneur ! répond d'un ton
[soumis

La marmotte effrayée,
A deux objets ma vie est em-
ployée :

Dormir, manger, voilà les modestes
[plaisirs

Qui remplissent mes jours et comblent
[mes désirs,
Le reste ne m'est rien, et je suis bien
[payée

Du sacrifice que j'en fais,
Quand on me laisse en paix,
—Ignoble créature !
Dit l'aigle avec dédain ;

Puis, déployant sa puissante en-
[vergure,
Rapide, il prend son vol vers le ciel ;...
[mais soudain,

L'orage se déchaine,
Et l'aigle, foudroyé, tombe au pied du
[grand chêne ;

Tandis qu'en son réduit,
Blottie avant l'orage,
La marmotte sans bruit
S'applaudit d'être sage.

La marmotte souvent porte des traits humains,
Que d'hommes bien repus, mais au moral des
[nains,

Qui n'ont pour tout souci que leur propre bien-être,
Chez qui nul sentiment généreux ne pénètre,
Et qui toujours battent des mains

Quand le génie,—en ses élans sublimes,
Dépassant les plus hautes cimes
Pour atteindre aux confins de l'immense in-
[connu,

Et méprisant la vulgaire prudence,—
Tombe martyr de la science,
Par l'impossible retenu !

F. G. MARCHAND.

En songeant qu'il faut qu'on oublie, on se sou-
vient.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

LA CHAÎNE SANS FIN

NOUVEAU CONCOURS DE "L'ALBUM UNIVERSEL"

Tirésias ne croit pas que bien des abonnés trouvent la solution du concours présenté dans ce numéro.

Supposez le carré ci-dessous une boîte dans laquelle sont les treize sections de la chaîne. Il s'agit de les relier toutes les unes aux autres, de façon à faire une chaîne sans fin qui puisse tenir dans la même boîte.

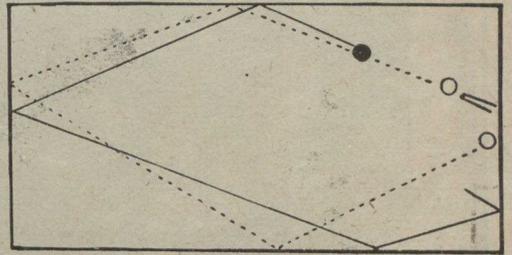
A la première réponse exacte parvenue par la maille à nos bureaux, nous donnerons une magnifique plume-fontaine en or, d'une valeur de \$3.50 ; à la deuxième, un an d'abonnement à l'Album Universel ; à la troisième, six mois d'abonnement.

Prière d'adresser les réponses comme suit (par la poste) : TIRÉSIAS, "Album Universel", Boîte 758, Montréal.



Saint-Christophe ; J. Derbès, 2765 Palmyra Street, Nouvelle-Orléans, La. ; Mme F. H. St Denis, 157 avenue Duluth, Montréal ; Gipsy, 490 St Denis ; Mme Jos. Poitras, 913 rue Ontario, Montréal ; Ls Philippe Bourgeois, 2003 Ste Catherine ; J. H. Guénard, 177a Champlain, Montréal ; Mme Léonida Roy, 376 Rivard ; Herimne Lecavalier, St Laurent, près Montréal ; Mme St John, No 11, en arrière du No 675 rue St Paul, Montréal ; M. G. Le page, 987 Notre-Dame, Montréal ; Béatrice Cousineau, 303 St Denis ; J. H. Landry, 518 St André, Montréal ; H. Bétourneau, 465 rue Beaudry, Montréal ; Mme Baux, Montréal ; Mme C. A. Archambault, 309b St Hubert, Montréal ; C. Lajeunesse, No 171 rue Delisle, Ste Cunégonde ; Mme Joseph Lemieux, No 3 rue du Marché ; Philius Dusseault, 245 1/2, en arrière rue St Timothée, Montréal ; Mme Léonard Cadieux, 612 rue Drolet ; Joseph Cartier, 127 St Christophe, Montréal ; Mme Robitaille, 34 Deligny, Québec.

LE BILLARD



Un coup de trois bandes très intéressant.

ARITHMÉTIQUE

PROBLEME No 6.

(d'un lecteur de Rouse's Point.)

On demande à un berger combien il a de moutons dans sa bergerie. Il répond qu'il en ignore le nombre ; mais ce qu'il sait, en les comptant deux à deux, il en reste un ; trois à trois, il en reste un ; quatre à quatre, il en reste un ; cinq à cinq, il en reste un ; six à six, il en reste un ; et qu'en les comptant sept à sept, il n'en reste point. Je demande d'en déterminer le nombre.

TAPIS-VERT.

CHARADE

Le mot de la dernière charade :
Livre — Livre.

LA LECTURE DE "L'ALBUM" EN FAMILLE

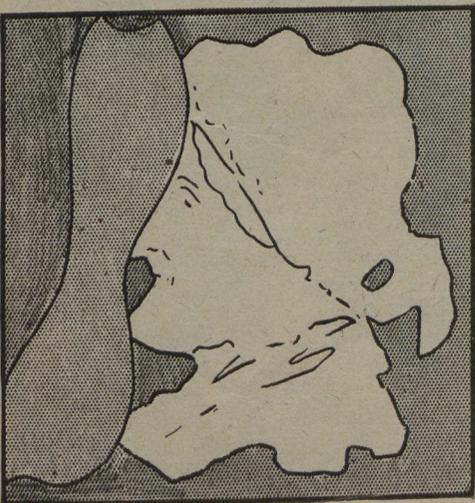


L'explication des gravures par la soeur aînée.

Pour guérir un rhume en un jour

Prenez les Tablettes "Laxatives Quinine." Cette signature se trouve sur chaque boîte, 25c.—2.

RÉSULTAT DU CONCOURS DU "PORTRAIT DE MA MAITRESSE DE PENSION"



Le concours du "portrait de ma maîtresse de pension" a eu un succès plus qu'ordinaire. C'est-à-dire que les réponses ont été nombreuses. Seulement, au grand regret de Tirésias, il doit avouer que les bonnes solutions ont été rares. On pourra d'ailleurs le constater par la liste complète des gagnants et des mentions honorables que nous publions ci-après :

LES PRIX.

Le premier prix a été gagné par M. Ubalde Quesnel, Lachine.

DEUXIEME PRIX.

C. D. Dufault, prêtre, église du Sacré-Coeur, Coches, N. Y.

TROISIEME PRIX.

M. Joseph Beauvais, barbier, 1609 rue St Jacques, Ste Cunégonde.

MENTIONS HONORABLES.

Joseph Godbout, 139 East School Street, Woonsocket, R. I. ; Madame W. A. Laferrière, 65 rue



L'UN DES RÉCENTS COMBATS AU MAROC ENTRE LES TROUPES DU SULTAN ET LES TRIBUS INSURGÉES

VARIÉTÉS

Dans un restaurant à bon marché.
 —Garçon, je viens de trouver dans mon potage ce chiffon de coton.
 Le garçon, imperturbable :
 —Je ne suppose pas que, pour un dîner de trente sous, vous vous attardiez à trouver de la soie et du satin ?

Au siècle dernier, les hommes portaient des manchons comme les dames en portent de nos jours.
 Sophie Arnould, apprenant que le contrôleur des finances venait d'en acheter un, dit : "Qu'a-t-il besoin d'un manchon ? il a toujours ses mains dans nos poches."

Monsieur, dit un personnage en deuil en entrant chez un entrepreneur de monuments funèbres, je voudrais faire graver sur la pierre tumulaire de ma femme : "Elle fut le modèle des mères et des épouses."
 "Rien de mieux, monsieur, cela fait votre éloge en même temps que celui de la défunte."
 —Mais ce n'est pas tout, il faut ajouter : "Elle laisse des regrets éternels."
 —Je vous arrête ici, monsieur : vous ne pouvez pas mettre "éternels".
 —Eh ! pourquoi pas ?
 —Parce que la concession n'est que pour cinq ans.

Il fut un temps où les plaisants aimaient beaucoup à mystifier les portiers. On ne s'y frotte plus autant depuis que, gagnant en puissance, ils sont montés au rang de concierges, en attendant qu'ils prennent celui de suisses.
 Quoi qu'il en soit, l'un de ces plaisants entra un jour chez un portier qui exerçait l'état de savetier. Il prit sans façon une chaise et se mit à entrer en conversation ; il lui avait déjà parlé de la pluie et du beau temps, demandé s'il était marié, s'il avait des enfants et bien d'autres choses, lorsque le savetier, se retournant tout à coup, lui dit : "Ah ça, monsieur, voilà longtemps que vous me parlez sans rien dire, que diable me voulez-vous ?"
 —Portier, vous êtes un ingrat.

Vous écrivez au-dessus de votre porte : "Parlez au concierge"; je m'imagine que vous vous ennuyez dans ce trou noir, j'entre pour causer avec vous, et voilà comme vous me recevez ! puisqu'il en est ainsi, adieu, je vous quitte."

REPARTIE.



—Je ne sais ce que ça signifie, mais ma fille pleure sans cesse à "chaudes larmes..."
 —Cela signifie tout simplement, madame, qu'elle n'a pas "froid aux yeux..."

GRANDEUR ET DECADENCE.



—Ils n'ont pas l'air de se douter que ce que je leur joue-là, c'est mon prix de Rome.

L'HABILE PÊCHEUR



—En voilà une drôle d'idée que vous avez, père Béchu, de pêcher avec une lanterne au bout de votre ligne ?
 —A cause de la nuit qui vient, père François, pour que les poissons voient clair pour mordre !

INGÉNOSITÉ



1. — Quelle mauvaise lumière !



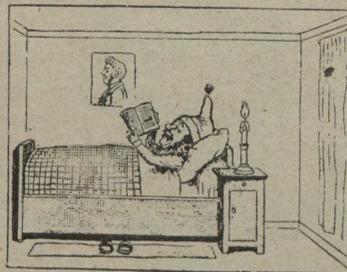
2. — Ah ! voilà qui va mieux !

QUESTION EMBARRASSANTE

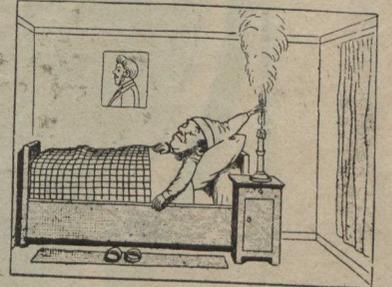


Quel est le plus paresseux de nous deux ? Mon collègue qui dort tant qu'il n'arrive jamais qu'à onze heures, ou moi, qui arrive à huit heures...

LES INGÉNOSITÉS DE M. RONFLADORT



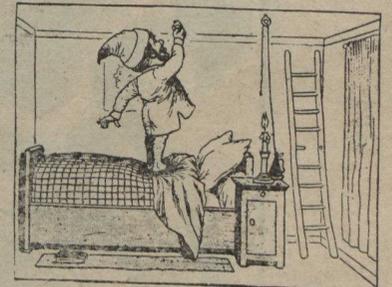
—Rien de plus agréable que de lire au lit !...



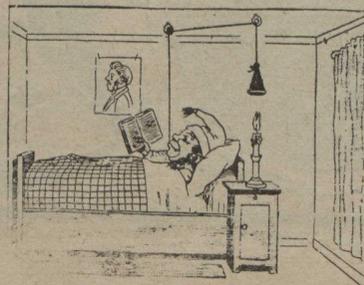
...Seulement, il faut penser à éteindre sa bougie...



...Sans quoi, on peut brûler sa houppette !...



Aussi, M. Ronflardot installe-t-il un ingénieux petit système...



...qui lui procure toute sécurité...



...Car, au premier ronflement, il lâche la ficelle et, du même coup, éteint la bougie !

ALBUM UNIVERSEL

M. Dhavrol—Comte Feradini

M. Kelm—Beppo

Mlle D'Arbelly—Veronica

M. Heurion—San Martino

M. Guiraud—Le duc Jacques de San Guillano



M. Darcy—Yessouf

M. Harman—Pietro Sforzi

Mlle de Bruyne—Stella

M. Turcan—Bernardo

M. Berton—Le Podestat

VERONICA AU THEATRE DES NOUVEAUTES

La première du drame en vers de M. Louis Fréchet, poète national, le succès littéraire de la saison à Montréal. — Vues photographiques des deux scènes les plus mouvementées de la pièce, aux premier et quatrième actes. Photographies prises spécialement pour l'Album Universel, lors de la répétition, par MM. Laprés et Lavergne, artistes-photographes, coin des rues St Denis et Ontario. Les médaillons photographiques sortent aussi des ateliers Laprés et Lavergne.

LA MODE ILLUSTRÉE

PAR FALBALAS

Dans une quinzaine, ce sera le carême avec ses privations et son recueillement. Réceptions, soirées, bals, disparaîtront pour quelque temps de la vie mondaine. Mais, ne vous désolerez pas trop vite, mesdames, il nous reste encore quinze jours, et le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de les bien employer.

Or donc, parlons au "grand monde" aujourd'hui. D'abord, permettez-moi de mettre sous vos yeux charmants les dernières créations de Paris en fait de robes de bal et de soirée. Ce sont deux toilettes exquises que représente la gravure de cette page. Je vous dispense de la description. Un examen minutieux des détails de la gravure vous mettra tout autant au courant des dernières exigences de la mode.

Comme les manteaux coûtent cher ! Quelques-uns atteignent le prix d'un équipage ! Je viens d'en voir un en damas mauve, à peine teinté, sur lequel s'enlèvent dans le bas d'immenses feuilles d'acanthé, dans les mêmes tons plus accentués, avec des reliefs d'argent fin et des branchages qui s'élancent vers le haut du vêtement. Ceux-ci sont d'un ton vert à peine indiqué, soulignés également de quelques légers traits d'argent. L'ensemble de cette étoffe de nuances si douces est d'un éclat chatoyant merveilleux. Une haute pèlerine de vieux venise enveloppe les épaules et s'étale sur le haut des manches immenses. Le bord du manteau est ourlé d'une frange de têtes de plumes blanches qui forme comme une mousse neigeuse tout autour. Une sorte de chérusque haut montée en têtes de plumes encadre la tête. Très long, très souple, très enveloppant, ce manteau dont la forme rappelle celle des vêtements de la Renaissance, est entièrement doublé d'hermine démouchetée.

En voici un autre tout en mousseline de soie peinte, entièrement plissée sur transparent de satin liberty blanc. Un flot de hauts volants d'Angleterre badine dans le bas et devant. Un grand capuchon de zibeline enveloppe les épaules. Une chute de queues de zibeline se mêle devant à la dentelle. L'intérieur ourlé du manteau est doublé d'un damassé rose et blanc sur lequel s'applique en revers une haute bande de dentelle d'Irlande, qui se renverse à volonté sur l'endroit. On conçoit qu'une femme aussi luxueusement enveloppée soit chargée de bijoux merveilleux. Car le luxe, la folie des bijoux, ne le cède à aucune autre. Les pierres de couleur entourées de brillants sont plus en faveur que jamais. Brillants et perles mélangés ou tout brillants seulement ; les pierres doivent être d'une grosseur importante. Le petit diamant est très démodé et se tolère à peine comme monture. Les rangs de perles abondants s'étagent en files sur les corsages. Les rivières et chatons reprennent faveur. Au moment où l'un des plus beaux diamants connus, le Régent, va disparaître, affirme-t-on, du trésor de la France, il semble que les femmes s'empressent à en prendre la monnaie. Une vente récente nous a montré jusqu'où l'amour des bijoux peut être poussé. On rencontre des Parisiennes dont les mains sont chargées de bagues et qui portent pour 5 à 6 mille dollars de pierreries à leurs doigts. Nous constaterons, toutefois, que l'usage des longues mitaines de dentelle ne s'est point établi pour la grande toilette. Pantoufles et mitaines restent au coin du feu. Les très longs gants blancs rejoignent les manches bien au-dessus du coude.

Les manches du soir destinées à accompagner les toilettes décolletées sont généralement plates et ouvertes sur le dessus du bras. On en fait tout en dentelle réunie par des bijoux ou des fleurs, en

tulle, en mousseline de soie plissée, en résille, en rangs de simili. Beaucoup trop de fantaisie réside dans ce taux de la toilette pour que l'on puisse tout détailler. Les longues manches pendantes en tulle ou en dentelle sont réservées aux toilettes de bal.

Comme costume du jour, nous citerons un costume de drap bleu sapin. La jupe faite unie du haut avec un bouquet de fronces derrière, est très longue tout autour, assez en traîne ; elle est bordée et ornée de straps de velours bleu piqués. Chemisette de velours bleu très légèrement blousée et sur laquelle se détachent des straps de drap. Les manches pagode en velours s'ouvrent sur un plis-



Robes de bal et de soirée : Dernières créations de Paris

Robe de bal enrichie de rosettes de dentelle vermicellée.
Robe de soirée avec entre-deux vermicellés.

sé de mousseline de soie bleue. Ceci se porte avec l'écharpe de fourrure.

Les jolis petits casaquins à basques habit, à gros boutons, les parements et fichu montants, tout cela est d'une grâce surannée et tentante, des plus seyantes en même temps. Certain costume porté par Mme Sarah Bernhardt, dans Théroigne, en drap vert-pistache, accompagné d'un merveilleux collet en broderie authentique du temps et d'un bonnet de vieilles malines orné d'une toute petite cocarde tricolore, est fait pour tenter toutes les femmes, assure-t-on. C'est, du reste, une charmante époque pour la toilette. On trouverait plus d'un rapprochement à faire pour les parties accessoires ; mais une différence profonde existe dans l'ampleur des jupes très froncées du haut et qui étoffent la tournure. On nous affirme qu'il est sérieusement question de remplacer les jupes galonnées par ce genre et de faire des jupes rondes à fronces. Ce serait une évolution si rapide et si complète que nous hésitons à en admettre l'idée.

Tandis que nos théâtres s'ornent des toilettes les plus suggestives, on nous signale comme un fait nouveau l'apparition de la reine d'Angleterre en robe montante à une représentation théâtrale de la célèbre actrice d'outre-Manche, Mme Langtry. Contrairement à l'usage établi, la reine Alexandra portait une robe de satin noir montante. Le corsage garni de magnifique point d'Alençon. Dans les cheveux, des diamants de la plus grande richesse posés sur la frange bouclée des cheveux qui couvrent le front.

Tout ce qui porte atteinte aux lois immuables de l'étiquette de la cour est très remarqué en Angleterre. Or, on ne vit jamais reine ni princesse en robe montante le soir dans aucune réunion. La riche parure de diamants dans la coiffure soulignant cette innovation fait beaucoup parler. La reine, ajoute-t-on, s'était enveloppée pour quitter le théâtre d'un splendide manteau de velours gris orné d'une broderie des Indes or et argent, rehaussé d'une garniture de plumes.

Autre nouveauté à signaler avant de quitter le théâtre anglais. Ce sont des dentelles précieuses, légèrement teintées de rose pour accompagner une robe de chiffon rose portée par l'ingénue qui jouait dans une pièce française traduite en anglais : "La Souris". Teinter les dentelles en rose, en bleu, en mauve, pour les fondre dans l'ensemble des toilettes, paraîtrait indiqué. Nous ne discuterons pas sur l'opportunité de cette recherche.

Les belles dentelles méritent tant de soin et de respect qu'il semble hasardeux de les exposer à l'usage des teintures. Les étoles de fourrure et accessoires de ce genre se multiplient et se compliquent de mille façons, permettant d'utiliser bien des genres de fourrures. L'étoffe la plus fashionable est en velours noir décoré de trois minces bandes d'hermine. Un entre-deux d'Irlande étroit posé en échelle réunit ces bandes. L'étole est frangée de queues d'hermine et doublée d'une hermine plus ou moins authentique. On utilisera pour cette élégante parure des hermines quelque peu défranchies, telles que bien des personnes en ont conservé pendant la période d'années durant lesquelles cette jolie fourrure était démodée. L'hermine a l'inconvénient de jaunir. On pourra utiliser les parties les plus fraîches et toutes les queues pour l'étole et le manchon. Le reste sera utilisé en doublure. Le manchon doublé de fourrure n'en sera que plus élégant. Un tour de cou d'hermine, cravate droite ou arrondie, est tellement agréable que nous ne saurions trop engager les personnes qui disposent d'anciennes fourrures à les faire arranger de cette façon. Cette cravate peu encombrante et qui se glisse sous tous les vêtements, tient extrêmement chaud. Nous le répétons, les jolies fourrures s'utilisent jusqu'aux derniers débris, se transforment et se racontent en bandes très facilement. On peut même utiliser ainsi de la loutre. Dans ce cas, on montera l'étole sur du satin blanc ou noir, avec les intervalles de jais, pampilles ou autres franges de jais pour le bas. D'un genre sérieux, cette étole doublée de fourrure loutre ou autre sera d'un usage pratique et commode jour et soir ; on peut l'exécuter aussi avec une monture de plumes. Le manchon assorti n'est point de rigueur. Tous les genres de fourrure se mélangent et s'accordent.

Beaucoup de jeunes femmes portent sous les manteaux de fourrure des chemisettes en dentelle blanche, en mousseline brodée, ou bien faites en entre-deux de dentelle et plis de lingerie sur transparent de satin. Lorsque dans les visites on entrouvre le manteau, ces jolies chemisettes donnent une note d'élégance très gracieuse, d'un contraste jeune et frais. On porte également, hiver comme été, dans l'intérieur, ces jolies toilettes de lingerie sur transparent.

Toujours la question du chapeau au théâtre. L'effet de la coiffure en cheveux au milieu de l'éclat des salles brillamment illuminées, avec une robe montante, semble d'une pauvreté lamentable.

FALBALAS.

L'Académie des Goncourt jugée par l'Académie Française

PAGE LITTÉRAIRE DE QUELQUE ACTUALITÉ



Ed. de Goncourt

On a dit — ou insinué — que l'Académie française voyait d'un mauvais oeil la fondation d'une Académie rivale. On la fait plus jalouse, ou plus dédaigneuse, qu'elle ne l'est. Voici comment un des plus illustres critiques qui siègent sous la Coupole a apprécié la nouvelle venue :

L'ACADEMIETTE.

Elle est faite enfin. Elle pouvait l'être un peu mieux. Sans dire de mal de personne, c'est évident. Même en choisissant parmi ceux qui sont destinés à n'être jamais de l'Académie française, elle pouvait compter quelques noms que le public a consacrés et qu'il est un peu étonné de ne pas y voir. C'est un peu trop une Académie toute de famille. La Muse de l'impersonnalité n'a pas présidé à sa formation.

Peut-être, aussi, était-il un peu inutile de la fonder. M. de Goncourt était homme de lettres, archi-homme de lettres. Quelques jansénistes trouvent que, décidément, il l'était trop ; que si on laisse après soi une grande fortune, il y a mieux à faire, peut-être, pour le bien de l'humanité, que de fonder une septième ou une huitième Académie. Ce sont de ces choses qui peuvent se soutenir. Mais il y a aussi de pires usages d'une belle succession que celui-là. Ne récriminons pas trop et respectons la liberté de l'héritage.

Donc, elle est faite. Que fera-t-elle ? A mon avis, elle peut faire un peu de bien, pas mal de bien. A côté de l'Académie française, qui est une institution fort utile, et dont l'influence n'est pas pour peu dans les destinées des lettres françaises, il y a place pour une Société littéraire d'avant-garde, curieuse, oseuse, sinon audacieuse, à l'affût des nouveautés, sachant distinguer celles qui sont véritables et qui ont des chances d'avenir, éclairant et guidant les "jeunes", excitatrice, représentant la recherche et l'innovation, comme l'autre est naturellement gardienne de la tradition, et à laquelle s'adresseront ceux qui commencent, comme à l'autre s'adressent, non pas ceux qui finissent, mais ceux qui prévoient qu'ils finiront, ce que les jeunes ont le bonheur de ne prévoir jamais.

L'Académie Goncourt pourra, non pas être un ferment, et il ne serait pas bon qu'elle le fût, mais surveiller attentivement les nouveaux ferments qui pourraient se révéler dans le monde littéraire. Je me suis amusé, quelquefois, des "néomioscopes", de ceux qui ont l'oeil braqué sur la jeunesse avec un peu d'intérêt, un peu d'admiration et un peu d'effroi, dans le but de ne pas devenir vieux, et, surtout, de n'avoir pas l'air de l'être. Il n'est pas bon qu'un homme soit néomioscope, mais il serait excellent qu'il y eût une Société qui le fût.

Cette protection que les débutants demandent toujours un peu au hasard, à celui-ci, à celui-là, souvent à quelqu'un qui n'a aucun loisir pour la leur accorder efficace, souvent à quelqu'un qui ne tient pas du tout à contribuer à se créer des rivaux, souvent à quelqu'un qui est très bien disposé, mais qui n'a aucune influence, une Société est tout indiquée pour l'organiser, pour la régulariser, pour la faire relativement facile et réellement efficace. L'Académie française a le même office, et n'y manque pas ; mais sa grandeur la gêne un peu à y être pleinement utile. Je vois le "Conseil des Dix" comme un intermédiaire naturel entre les débutants et les directeurs de théâtre, comme le protecteur naturel de la "Société libre d'édition", comme la providence prudente et sage de tout ce qui, voulant percer, mérite au moins de ne pas être aplati.

Office ingrat. Va-t-il être assez persécuté, le Conseil des Dix, et maudit, et traité, Dieu sait comme ! Office ingrat, mais glorieux. Il n'est pas que d'être, il faut être quelque chose.

Elle ne sera pas riche, l'Académie naissante,

mais il importe peu. Elle le sera assez pour récompenser par l'attention et soutenir par la sollicitude. C'est l'essentiel. Avec le peu de ressources dont elle disposera et l'intérêt qu'un organe inspiré par elle devra soulever, elle pourra très bien avoir un journal mensuel, où elle indiquera au public les découvertes de talents nouveaux qu'elle aura faites, les orientations approuvées ou désapprouvées par elle de la littérature contemporaine, etc. Ce journal pourrait être très utile, même au public, qui, peut-être, n'est pas un personnage absolument méprisable. Inutile de dire que ce journal ne devrait pas avoir de caractère polémique. Il n'est pas tenu d'être le "Journal des Goncourt".

L'Académie des espérances devrait aussi — et voilà qui est encore très utile sans qu'il y faille d'argent — être en communication avec les étrangers. Tout nous est toujours venu de l'étranger, en littérature. Nous en avons toujours fait quelque chose de nouveau et souvent de plus grand. Nous sommes un écho qui agrandit la voix ; mais tout nous est toujours venu de l'étranger. L'Académie nouvelle ferait bien de se constituer des associés ou des correspondants étrangers, ce que l'Académie française n'a pas, à grand tort, je crois. Les communications littéraires de l'étranger avec nous se feraient ainsi plus rapides, plus régulières et moins confuses.

Peut-être aussi ferait-elle bien d'admettre les femmes auteurs. Ce lui serait un lustre, un charme et une force, et cela affirmerait l'égalité intellectuelle des deux sexes, qui n'est peut-être pas vraie, mais qui est toujours bon d'affirmer, parce que c'est peut-être un moyen pour qu'elle arrive.

On voit qu'il y a, pour l'Académie naissante, tout un rôle à jouer, bien à part, bien personnel, qui ne ferait ni tort ni mal à personne, qui pourrait faire quelque bien, et qui serait plus qu'un rôle.

Un empêchement de danser en rond :

— Vous faites votre "lettre" sur les occupations de l'Académie française ?

— Et pourquoi non ? En démocratie, il n'est plus nécessaire, pour cela, ni d'être académicien, ni d'être archevêque, ni d'en être prié. Chacun dit son mot.

— Hum ! Combien voulez-vous parier que ce sera une simple coterie... Ils sont dix : dix coteries.

— Il est possible, monsieur du Corbeau, il est possible. Moi, je ne dis pas ce qu'ils seront. Je dis ce que je souhaite qu'ils soient. Une simple parole de bon augure.

EMILE FAGUET,
de l'Académie française.

LE PREMIER ARTICLE DE GONCOURT.

Nous avons eu la curiosité de le rechercher. Il parut le 10 janvier 1852, dans le premier numéro de l'"Eclair", journal éphémère et qui fit peu de bruit dans le monde. C'était le portrait d'un comédien de l'époque, le célèbre Fechter, créateur de la "Dame aux Camélias" :

FECHTER.

Fechter est grand, svelte, élancé. Fechter est beau, beau d'une beauté presque anglaise à force d'aristocratie, d'une beauté que le dix-huitième siècle eût applaudi à pleines mains de marquise. C'est, dans un cadre masculin, une linéature féminine par la délicatesse. La bouche seule, charnue, aux lèvres détachées, a le caractère de plénitude recommandé par la Clairon pour l'expression de la souffrance ; mais le jeu du masque se limite, chez lui, presque exclusivement aux yeux : puissants, profonds, incisifs sont les siens.

Il a le regard long ; dans ses entrées, il englobe la scène, par un certain coup d'oeil de côté, d'une "jettatura" saisissante. Il n'a point de ces coups de physionomie invraisemblables qui transposent brusquement tous les muscles du visage. Il est sobre, contenu, concentré ; un peu ganté — le mot est risqué. L'action s'est faite chez lui harmonieuse, sans éclat, parfois savamment nerveuse ; il l'a

presque réduite au geste affectif — pardon ! un vieux terme de la technique théâtrale qui veut dire que Fechter ne gestifie que l'état de la passion intérieure.

Fechter dit l'ironie "mezza voce" ; mais il lui donne "valeur" par la manière dont il la laisse glisser d'un coin de lèvres ; c'est du plus exquis et du plus profond dédain.

Au reste, cet air de bouche, vous le retrouverez chez Madeleine Brohan ; mais maniéré, façonné, contourné, fatigant et pris de moins haut.

Il est l'homme des nuances, n'a que mépris pour les ficelles, ne s'éparpille pas, ne charge pas, et, dans sa répugnance à l'exagération, ébauche, indique plus volontiers qu'il n'accuse les situations hautes en couleur.

Sa mort, lorsqu'il est frappé au cinquième acte, il la joue avec une économie d'effets bien rare dans un moment où les agonies de boulevard détaillent chaque hoquet : un mouvement en avant, une parole strangulée, un rictus, un mouchoir qui court aux lèvres rougies, une chute.

Ce qu'on ne peut dire et ce qui est partout chez Fechter, du timbre de la voix au geste des mains, c'est, disons-le encore, l'aristocratie.

Qu'il était beau, au quatrième tableau, en haut de l'escalier, les bras croisés, l'allure fière et les cheveux au hasard, debout, drapé dans une royale pose de mépris, effrayant de calme, de contenu et d'orages muets ! Qu'il était beau, le gentilhomme de grand chemin, dans sa blouse bleue !...

Hier, c'était au Vaudeville. Fechter, en quittant le Théâtre Historique, n'a fait que la moitié du chemin pour aller où il doit aller.

— Lord Montgomery !

Et ce sont des façons ; je me trompe, des airs ; je me trompe, des manières ! car Fechter en montrerait au marquis de Polinville. Il a des sous-voies d'épauls familières à incriminer une femme, des impertinences de tête du dernier faiseur ; il a la mauvaise humeur la plus comme il faut qui soit ; il plie sur ses jambes comme un secrétaire d'ambassade rompu aux factions du meilleur monde ; il dit des riens, et vous jureriez que c'est quelque chose. Il soufflette d'un mot ; il dit : "M'aimez-vous ?", et si bien qu'on ne sait que répondre. Tout le matériel d'une visite à illustrer de distinction ; il marche, il complimente, il ôte ses gants, il salue ; c'est l'école du dandysme.

EDMOND et JULES DE GONCOURT.

LA LOCOMOTIVE

L'enfant observe, calme et fier,
Appuyé sur la palissade,
Le pont et sa sombre façade,
La gare et ses longs rails de fer.

Avec une mine attentive
Il regarde venir un train,
Et sous sa cuirasse d'airain
S'avancer la locomotive.

Le dur sifflet déchire l'air,
La machine au loin s'époumone...
Et le petit enfant frissonne
Aux sourds tressaillements du fer.

Il sent en ce monstre difforme
Queque travail mystérieux,
Et suit d'un regard anxieux
Les hoquets de sa bouche énorme.

Malgré les aspects menaçants
Le ces noirs engins sur la voie,
Il revient toujours plein de joie
Les voir manoeuvrer en tout sens.

Cette oeuvre imposante de l'homme
Charme plus son attention,
Que les brins d'herbe du sillon
Ou la structure d'une pomme.

Car un contraste le séduit,
Et surprend son intelligence ;
C'est cette force brute immense
Soumise au bras qui la conduit.

Elle lui prouve, non sans cause,
Ce que peut le génie humain ;
Et tout bas le jeune gamin
Se dit que l'homme est quelque chose.

Mme GUSTAVE MESUREUR.

PAGE DE LA MENAGERE

PAR CORDON BLEU
Pommes de terre.—Sauces.—Un mot des Haisons

Mes bonnes amies, je veux vous causer aujourd'hui d'une chose bien importante dans notre alimentation journalière : la pomme de terre.

Il y a bien des manières de préparer les pommes de terre. Je vais tenter de vous décrire les principales :

POMMES DE TERRE A L'ALLEMANDE.—Faites cuire des pommes de terre dans de l'eau salée,



Préparation de la sauce hollandaise.—Echaudez le bol puis lavez à grande eau froide. Vous empêcherez de cette façon le beurre d'adhérer au bol.

pelez et coupez-les par tranches, coupez de la mie de pain par tranches d'une égale dimension. Beurrez le fond d'un plat, arrangez dessus les pointes de terre et les tranches de pain en les entremêlant. Faites une bouillie avec de la féculé de pommes de terre, du lait et du sucre, versez cette bouillie sur les pommes de terre et le pain, saupoudrez la surface avec du sucre, posez le plat sur un feu doux, couvrez-le avec un four de campagne et servez lorsque cela aura pris couleur.

POMMES DE TERRE A L'ANGLAISE.—Faites cuire des pommes de terre dans de l'eau salée, coupez-les par tranches, mettez-les dans une casserole avec du beurre, sel, poivre, muscade, faites-les sauter un instant et servez.

POMMES DE TERRE A LA BARIGOULE.—Pelez des pommes de terre, faites-les cuire dans du consommé. Retirez les pommes de terre dès qu'elles sont cuites, faites-les égoutter, mettez-les dans une casserole avec de l'huile et faites-les prendre couleur sur un feu ardent. Servez. On assaisonne les pommes de terre ainsi cuites avec de l'huile, du vinaigre, sel et poivre.

POMMES DE TERRE SAUTEES AU BEURRE.—Pelez des petites pommes de terre crues, mettez-les dans une casserole avec du beurre, et faites-les sauter sur un feu ardent jusqu'à ce qu'elles soient cuites et d'une belle couleur jaune; dressez-les, servez dessus un peu de sel fin et servez.

POMMES DE TERRE EN BOULETTES.—Faites cuire des pommes de terre à l'eau ou à la vapeur, épluchez-les et pilez-les; ajoutez dans le



Préparation de la sauce hollandaise.—Prenez le beurre dans vos mains et pressurez tout le petit lait,

mortier des oeufs, de la crème, sel, persil, ciboule, muscade. Mêlez le tout de manière à ce que cela forme une pâte bien unie, divisez cette pâte par petites boulettes, faites-les frire et servez-les de belle couleur.

POMMES DE TERRE A LA CREME.—Faites cuire des pommes de terre à l'eau et coupez-les par tranches; mettez dans une casserole du beurre et un peu de farine, faites fondre le beurre en remuant, ajoutez de la crème double, sel, poivre, muscade. Mettez les pommes de terre dans cette préparation, laissez-les bouillir deux ou trois minutes, et dressez.

POMMES DE TERRE DUCHESSES.—Faites une pâte comme il est dit à l'article "pommes de terre en boulettes". Faites de cette pâte des espèces de petites galettes. Mettez ces galettes dans une casserole avec du beurre, et faites-les prendre couleur. Versez sur un plat de la crème bouillie, réduite et sucrée, et dressez les pommes de terre dessus.



Préparation de la sauce hollandaise.—Travaillez bien votre beurre à la cuiller jusqu'à ce que tout le sel en soit sorti. Le beurre doit être mou, malléable, comme de la cire.

POMMES DE TERRE A L'ETUVEE.—Faites cuire des pommes de terre à l'eau; coupez-les par tranches, et mettez-les dans une casserole avec du beurre. Le beurre étant fondu, ajoutez un peu de farine, poivre, sel, ciboule et persil hachés. Mouillez avec moitié consommé et moitié vin; laissez réduire la sauce et dressez.

POMMES DE TERRE FARCIES.—Pelez de grosses pommes de terre crues; creusez-les avec un couteau; beurrez l'intérieur et emplissez-le avec du goïdveau ou de la farce de volaille. Arrangez ces pommes de terre sur une tourtière beurrée; mettez la tourtière sur un feu doux; couvrez-la avec un four de campagne, et servez au bout de trois quarts d'heure.

POMMES DE TERRE FRITES.—Pelez des pommes de terre crues; coupez-les par rondelles minces ou par petits quartiers; mettez-les à la friture bien chaude, et servez-les bien brunes, égouttées et saupoudrées de sel fin.

POMMES DE TERRE EN GALETTE.—Faites cuire des pommes de terre à la vapeur; épluchez-les, pétrissez-les avec du beurre, du lait, du poivre et du sel. Beurrez une tourtière; étendez cette pâte dessus et couvrez la tourtière avec un four de campagne bien chaud. Servez dès que cela aura pris couleur.

POMMES DE TERRE EN GATEAU.—Faites cuire des pommes de terre à la vapeur; épluchez-les; écrasez-les et mêlez-les avec des jaunes d'oeufs et de la crème; mettez le tout dans une casserole avec du beurre, du sucre et un peu de fleur d'oranger. Posez la casserole sur le feu et



Préparation de la sauce aux concombres.—Commencez par couper un bon morceau du bout d'attache. Puis enlevez une épaisse pelure.

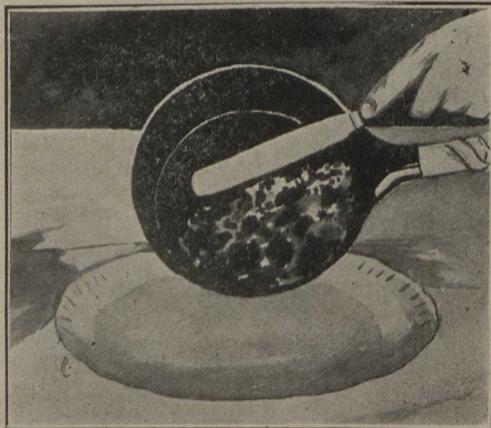
ne cessez d'en remuer le contenu jusqu'à ce que cette préparation forme une espèce de purée bien chaude (il ne faut pas qu'elle bouille). Beurrez un moule; sautez sur le beurre de la mie de pain émiettée, et versez la préparation dans le moule; posez ce dernier sur un feu doux; couvrez-le avec un four de campagne; retirez-le au bout d'une heure; renversez le moule sur un plat; enlevez ce moule avec précaution et servez.

POMMES DE TERRE GRILLEES.—Faites cuire de grosses pommes de terre dans de l'eau bien salée; pelez-les; coupez-les en deux; faites-les griller; saupoudrez-les de sel fin et arrosez-les d'huile.

POMMES DE TERRE EN SALADE.—Faites cuire des pommes de terre dans de l'eau salée; coupez-les par tranches; arrangez-les dans un saladier avec des filets d'anchois, des câpres, des betteraves, des cornichons coupés par tranches et des fines herbes. Ces pommes de terre s'assaisonnent sur table, avec de l'huile, du vinaigre, sel et poivre.

POMMES DE TERRE EN PYRAMIDE.—Faites cuire et écrasez des pommes de terre comme pour en faire une purée; mettez-les dans une casserole avec du beurre, un peu de sel et du lait. Posez la casserole sur le feu; et à mesure que les pommes de terre se dessèchent, ajoutez-y un peu de lait. Cette préparation doit être assez épaisse pour être dressée en pyramide; on couvre cette pyramide avec un four de campagne, et l'on sert dès qu'elle a pris couleur.

(Suite à la page 1001.)



Pommes de terre hachées.—Lorsqu'elles seront bien brunes transvasez délicatement en un plat chaud.

PAGE DE LA MÉNAGÈRE

Suite de la page 1000

POMMES DE TERRE A LA LYONNAISE. — Faites cuire des pommes de terre dans de l'eau salée ; épluchez-les, coupez-les par tranches ; dressez-les sur un plat bien chaud ; versez dessus une purée d'oignons, et servez.

POMMES DE TERRE A LA MAITRE-D'HOTEL. — Les pommes de terre étant cuites dans de l'eau salée, on les coupe par tranches ; on les met dans une casserole avec du beurre, persil, ciboule, hachés, sel, poivre, jus de citron ; on les fait sauter un instant sur le feu, et l'on sert dès que le beurre est fondu.

POMMES DE TERRE A LA PARISIENNE. — Pelez des pommes de terre crues ; faites revenir dans du beurre un oignon coupé par petits morceaux ; mouillez avec du bouillon ; mettez les pommes de terre dans cette préparation avec sel, poivre, bouquet garni ; faites cuire sur un feu doux, et dressez.

POMMES DE TERRE AU LARD. — Faites revenir dans du beurre du lard de poitrine coupé par petits morceaux ; saupoudrez-les de farine ; laissez la farine roussir et mouillez ensuite avec du bouillon et du vin. Mettez dans cette préparation les pommes de terre crues ; ajoutez sel, poivre, bouquet garni et laissez cuire. Lorsque les pommes de terre sont cuites, on dégraisse la sauce et l'on sert.

POMMES DE TERRE ROTIES HACHEES. — Remplissez environ le tiers d'une tasse de gras de petit lard. Ajoutez deux tasses de pommes de terre bouillies froides, hachées menues, un peu de poivre et de sel. Mêlez bien les pommes de terre au gras ; faites cuire trois minutes, remuant constamment. Laissez brunir et servez chaud, tel qu'expliqué dans la figure 5.

Un mot maintenant des sauces, qui jouent un rôle si important dans la préparation des aliments.

Une correspondante me demande comment préparer la sauce hollandaise.

Voici une excellente recette inédite pour bien réussir cette sauce, si distinguée :

Lavez une demi-tasse de beurre en la manière indiquée par les figures 1, 2, 3. Divisez-le en trois parties. Mettez un premier morceau de beurre dans la casserole avec deux jaunes d'œufs et une cuillerée à dessert de jus de citron. Versez le tout dans une casserole double avec eau bouillante et remuez jusqu'à ce que le beurre soit fondu. Ajoutez le deuxième morceau de beurre, et, enfin, le troisième. Versez ensuite un tiers de tasse d'eau bouillante, un quart de cuiller à thé de sel et quelques grains de poivre.

Quand le tout aura épaissi, ajoutez un tiers de tasse d'eau bouillante et laissez cuire deux minutes. Vous aurez alors votre sauce hollandaise.

LA SAUCE AUX CONCOMBRES. — Pour faire une bonne sauce aux concombres, commencez par hacher deux concombres en menus morceaux, après, naturellement, avoir enlevé une bonne tranche au bout d'attache et une épaisse pelure (voir figure 4). Laissez ensuite égoutter vos concombres une bonne demi-heure, afin d'enlever l'eau qu'ils contiennent en grande quantité. Puis essayez de sel, poivre et vinaigre à forte dose.

Puisqu'on parle de sauce, il faut bien parler de liaisons.

On croit assez généralement que les liaisons ne s'emploient que pour donner du corps, de la consistance aux sauces, et en cela on se trompe complètement. S'il ne s'agissait que d'obtenir une sauce plus ou moins épaisse, est-ce que la farine ne serait pas toujours suffisante ? Le but auquel tendent ou doivent tendre les liaisons est de lier parfaitement toutes les parties d'un ragoût, sans jamais y dominer. Il ne s'agit donc pas de les faire épaissir, mais bien onctueuses, insinuantes, pénétrantes. La liaison ne doit jamais s'apercevoir ; elle ne doit se faire sentir que par la perfection qui résulte de l'accord simultané de toutes les parties constituantes d'une sauce, d'une entrée ou d'un entremets bien finis.

Il est bien vrai que la crème et les jaunes d'œuf sont la base des liaisons ; mais d'autres ingrédients et même certaines compositions doivent souvent concourir à leur confection ; tels sont les coulis, l'essence de gibier, le fond de braise. Dans les mets au maigre, les jaunes d'œufs délayés dans de la crème sont la liaison la plus ordinaire ; ce-

pendant, dans certains cas, cette liaison peut être remplacée avec avantage par un morceau d'excellent beurre roulé dans de la farine, et que l'on jette dans le ragoût après l'avoir ôté du feu. Mais dans les liaisons destinées aux sauces grasses, brunes, blondes ou blanches, les coulis sont toujours employés avec succès quand ils le sont avec discernement.

Nous ne saurions pourtant établir de règles précises en cette matière ; nous nous bornerons à donner quelques exemples qui pourront servir de point de départ et empêcher les commençants de se fourvoyer.

Supposons que vous ayez fait une fricassée de poulet d'après toutes les règles de l'art, et que le moment de la servir est venu. Ce moment est celui d'employer la liaison. Que fait, dans ce cas, un artiste vulgaire ? il étend quelques jaunes d'œufs dans un peu de crème ou même de l'eau, il jette cette prétendue liaison dans la casserole, après l'avoir retirée du feu, fait sauter le ragoût et le dresse. Un cuisinier habile opère tout différemment : recourant à la grande loi des affinités, il compose sa liaison d'autant de cuillerées de coulis blanc et de jus de volaille que de jaunes d'œufs, il ajoute le jus d'un citron, mêle ces diverses substances jusqu'à ce qu'elles forment un tout homogène, et tandis que, d'une main, il fait sauter la fricassée, de l'autre il l'arrose de cette liaison, qui en fait un mets délicieux.

CORDON-BLEU.

ÉCHOS

Parisiens et provinciaux qui, par goût, car il y en a, ou par force, selon les occupations, restez chez vous l'été et qui souffrez tant, toujours sans vous plaindre, des nuages de poussière qui forment "l'air" que vous cherchez "à prendre" dans vos promenades, ne seriez-vous pas partisans de cette nouvelle balayeuse hygiénique (ô combien) que l'on vient de mettre en circulation... — non, n'avez pas de fausse joie ! — à New-York, et dont les dispositions sont des plus ingénieuses. Jugez-en. Un balai analogue à celui de nos balayeuses est placé en arrière de la voiture destinée à recevoir les balayures ; un plan incliné relie ce balai au sommet de la voiture, disposée de manière à tout recevoir dans sa partie inférieure ; comme ce plan incliné est formé d'une toile sans fin que met en mouvement la seule action des roues du véhicule, les balayures, se trouvant sans cesse entraînées au sommet du plan, retombent dans la voiture, où une râclette sans cesse agitée les repousse à l'avant, pour éviter une agglomération au point de leur chute.

Enfin, un réservoir placé au-dessous du coffre de la voiture fournit une pomme d'arrosage placée en avant du balai. Cette disposition permet, paraît-il, de balayer quotidiennement 70,000 verges carrés de balayures sans poussière.

Quel rêve ! sans poussière ! vous lisez bien !

* * *

Un berger de M. Delort, propriétaire à Altes, près Sévérac-le-Château Aveyron, en poursuivant un mouton qu'il avait vu se sauver dans une grotte, pénétra au fond de cette grotte et y trouva une chapelle sommairement construite, des objets religieux nécessaires au culte catholique, des ornements, des calices, des encensoirs, des candélabres, etc. La plupart de ces objets étaient en argent ciselé, et avaient de la valeur.

Une lettre trouvée dans un missel a établi qu'on se trouvait dans un neu où, pendant la Terreur de 1793, les catholiques se réunissaient à une heure du matin pour entendre la messe.

Cette lettre est datée du 22 août 1793, et est signée G. Gabolat, nom du cure d'Altes, à cette époque.

Tous ces objets ont été donnés à la paroisse d'Altes, par M. Delort.

* * *

Sait-on, pour les réceptions de l'Académie française, que chaque nouvel académicien prononce son discours en faisant face au pilier sud-ouest de la salle. La place n'est point choisie indifféremment, voici pourquoi. L'abbé Maury, qui, dans la suite, devint cardinal et archevêque de Paris, venait d'être élu membre de l'Académie, — élu fort embarrassé, car, très bon orateur, il possédait un organe très faible, et, connaissant la mauvaise acoustique de la coupole, redoutait un insuccès.

Quelques jours avant sa réception, il vint dans

la salle et se mit à essayer sa voix, en tournant lentement sur lui-même ; il s'aperçut alors que le pilier sud-ouest renvoyait fortement la voix. Le grand jour venu, le succès de l'orateur fut éclatant ; aussi fit-il part de sa trouvaille au secrétaire de l'Institut, qui en prit bonne note, et la place fut consacrée par l'usage.

LE DIMANCHE MATIN

Le Samedi dit au Dimanche :
"Tout le village est endormi ;
L'aiguille vers minuit se penche,
C'est maintenant ton tour, ami.
Moi, je suis las de ma journée,
Je veux aller dormir aussi ;
Viens vite, ton heure est sonnée."
Le Dimanche dit : "Me voici."

Il s'éveille en bâillant, derrière
La nuit aux étincelles d'or,
Et frotte des mains sa paupière,
Et s'habille en bâillant encor.
Puis, quand il a fait sa toilette,
Pour aller lui donner l'éveil,
Il frappe à l'huis de la chambrette
Où dort son ami le Soleil.

"De votre alcôve orientale
Sortez, dit-il, grand paresseux ;
Stella, votre sœur matinale
A l'horizon ferme les yeux.
Pour vous saluer, l'alouette
Chante déjà dans les sillons ;
Venez, venez ; c'est jour de fête,
Choisissez vos plus beaux rayons !"

Le Dimanche sur la montagne
Monte et regarde autour de lui :
"Ils dorment tous dans la campagne,
Dit-il, ne faisons pas de bruit."
Et doucement vers le village
Il redescend à petits pas
Et dit au coq : "Par ton ramage,
Mon ami, ne me trahis pas."

Après la bonne nuit passée,
Pour vous accueillir au réveil,
On voit sourire à la croisée
Le Dimanche assis au soleil.
Et si quelque enfant paresseux
Rêve un peu tard sur l'oreiller,
Il lui laisse finir, heureux,
Son rêve avant de l'éveiller.

Au bord du toit, battant des ailes,
L'oiseau chante en se réveillant
Et dit toujours aux hirondelles
Qui reviennent de l'Orient.
Dans son bel habit du Dimanche
Le chardonnet marche fier,
Et vole aussi de branche en branche
Et jette sa chanson dans l'air.

Il apporte dans les familles,
A chacun ses petits cadeaux ;
Des rubans pour les jeunes filles,
Et pour les enfants, des gâteaux.
Il ne fait que chanter et rire,
Il débouche les vieux flacons,
Et le soir, de sa poche, il tire
Les flûtes et les violons.

Voyez combien on est tranquille
Dans tout le village aujourd'hui,
Le moulin à la roue agile
Et l'enclume ont cessé le bruit.
Les boeufs ruminent à la crèche,
Libres du joug et du brancard,
Et la charrue avec la bêche
Se reposent sous le hangar.

Tout le monde paraît à l'aise,
On s'aborde d'un air content.
"Comment va ton père, Thérèse ?
— Vithem, comment va votre enfant ?
— Bon temps, vois-tu, pour la futaille !
— Voisin, bon temps pour le grenier !"
Personne aujourd'hui ne travaille,
Excepté le ménestrier.

HENRY MURGER.

LE LANGAGE DES BAISERS

Paroles de
ÉTIENNE LABARÈDE

Musique de
GUSTAVE JACQUEL

CHANT.

Moderato.

Dis-moi qui t'a créé — e — toi qui brûles ma

PIANO.

le — vre, Bai-ser viens-tu des Cieux ou viens-tu des — Enfers?

Toi qui plon-ges mon âme en une é-tran-ge fiè-vre Es-tu di-

vin — Es-tu — per-vers? Lorsque je te re-çois —

rit. *a Tempo.* *mf* *a Tempo.*

et lors-que je te don-ne Pour-quoi mon cœur tou-jours —

pal-pi-te-t-il si fort? — Ah! c'est que le bai-ser —

c'est l'i-dé-ale au-mô-ve De l'âme — et son plus doux tré-sor.

— ah! c'est que le bai-ser — C'est l'i-dé-ale au-mô-ne De

l'âme — et son plus doux tré-sor.

Lors-que t'i-mi-dé-ment — ma lèvre te dé-

po - se, O bai - ser en i - vrant — sur un front calme et pur, —

Lys pa - ré de blan - cheur, — teint pour - pré de la ro - se, Oeil brillant

du plus tendre a - zur — Sur ce vi - sage ai - mé —

tu fais sou - dain re - lui - re Un é - clair de bon - heur — rayon de li - ci -

eux — P un ai - mable a - ban - don — tu cueilles un sou - ri - re

Comme une é - toi - le dans les cieux. —

C'est Dieu dans sa bon - té — qui t'en voy - a sur - ter - re

Pour cal - mer nos dou - leurs, seul vrai ga - ge d'a - mour — Tout a soif de bai -

- ser — et la na - ture en - tiè - re en vit com - me nous

nuit — et jour — Tout a soif de bai - ser — et la na - ture en -

tiè - re en vit com - me nous nuit — et jour —

a Tempo Le souf - fle du ma - tin — quand l'au - be vient d'é -

clo. re, baise a mou.reu.se.ment — la fleur qu'il fait s'ou.vrir. —

L'â. me com.me la fleur. — a be. so.in dès l'au. ro. re Du baiser

du baiser pour sé. pa. nou. ir. — L'â. me com.me la fleur. —

a be. so.in dès l'au. ro. re Du baiser du baiser pour sé. pa. nou. ir. — a Tempo.

poco rit.

VIEILLE CHANSON

.....Aimer, ne plus se leurrer de mensonges ; s'en aller, enivré, marchant dans le soleil ; rêver à des bonheurs qui ne sont pas des songes, et qui ne fuiront pas quand viendra le réveil.

Oh ! les tristes réveils, au matin, quand les rêves s'envolent ; quand on tombe, aveuglé d'idéal ! Oh ! que l'on paye cher ces minutes si brèves et que l'on sent plus fort les affres de son mal !

Pourtant j'aime rêver ; j'aime, oubliant la vie et ses tourments, sentir mon âme s'engager en des songes lointains... Quand on rêve, on oublie ; mais le rêve est si court, l'oubli si passager !

Je rêve sans savoir, désirant autre chose ; quelque chose qui soit plus fort, plus convaincu, restant aussi léger, aussi doux... mais je n'ose espérer un amour, tel qu'un "rêve vécu".

CAMILLE PEYROLLES.

ÉCHOS

Pour gagner un pari, on a innové souvent de bien singulières façons de voyager. Ajoutons-y cette dernière :

Un Autrichien, nommé Antoine Hanslau, a parié 20,000 francs qu'il traverserait toute l'Europe en poussant devant lui un char occupé par sa femme et son enfant. Hanslau est parti de Genève, et, passant par Bâle et Berne, il vient d'arriver à Zurich, se dirigeant sur Vienne, où il compte être le 12 septembre au plus tard.

Depuis vingt mois, il promène ainsi sa famille dans un véhicule à trois roues, recouvert de cuir et pesant en totalité cinq quintaux. Il a passé par tous les pays, sauf la Grèce et la Turquie. Il a déjà usé vingt-sept paires de souliers.

Hanslau est âgé de trente-sept ans, il est d'une forte constitution. Son costume se compose d'une chemise de sportsman, d'un pantalon terminé au genou et d'un manteau avec capuchon.

Ces trois voyageurs ont le teint hâlé, mais paraissent en excellente santé.

Le plus vieux bateau du monde vient de disparaître ; c'était un navire de nationalité italienne, "L'Anita". Il a accompli, il y a un mois et demi environ, son dernier voyage de Naples à Ténériffe, où il vient d'être vendu par autorité consulaire, puis démolir.

Construit au XVIIe siècle, à Gênes, il ressemblait absolument à la "Santa-Maria" de Christophe Colomb. L'"Anita" détenait le record de la lenteur, ayant mis deux cent six jours pour faire la traversée de Baltimore à Rio-de-Janeiro. Par contre,

d'une solidité à toute épreuve, il défilait les tempêtes les plus furieuses.

A cause de sa lenteur et de sa forme, les marins américains l'avaient baptisé : "Sea Snail" ou "Escargot de mer."

Si vous avez un appétit... peu susceptible d'être détruit, lisez ces documents... intéressants ; c'est le dernier relevé (juin 1902) des "opérations" du Laboratoire municipal.

Pendant ledit mois, on a saisi et détruit : 12,000 livres de poissons avariés.

600 fromages (cela n'en dégoutera même pas les "amateurs", soyez tranquilles !)

Les cidres, sur 22 échantillons, ont eu 3 "mouillés", 16 salicylés, 3 saccharinés.

Sur 2 échantillons de pâtes et raisinés, 2 "mal cuits".

Narbonne ne se comporte pas mieux : sur 6 échantillons de vins, 6 glucosés.

Les bières, plus ou moins allemandes, sont ainsi récompensées : sur 13 présentées, 13 refusées — ne lisez pas ceci, instituteurs, — comme glucosées, salicylés et bisulfatées... Grâce !

Les laits, bien "français" pourtant ceux-là : 8 mouillés, 52 écrémés, "additionné" (borax, formol, etc.) O estomacs délicats qui faites "une cure de lait !"

Le seul produit présenté du saindoux, a été déclaré "contenant des corps gras étrangers" ; et la naturalisation, qu'en faites-vous ?

Si cette histoire... vous amuse, ce n'est pas tout ; après votre repas, histoire de faire la digestion, vous pouvez... la recommencer en lisant le "Bulletin Officiel" du 20 juillet (page 2,589).

Le célèbre peintre des "Derniers Rebelles" et de la "Soif", Benjamin Constant, fut souvent pris pour un Anglais, grâce à sa face rasée, malgré sa naissance parisienne et son ascendance méridionale. Un jour qu'il se trouvait avec un de ses amis à Madrid, dans un restaurant de la rue d'Alcala, le maître d'hôtel dit à Benjamin Constant : "Que milord veuille bien m'indiquer qu'il ne reste plus de "plomb-puddingue !" (sic.) — Qu'à cela ne tienne, répondit le peintre, remplace-le seulement par un "cassoulet" of Toulouse."

Quelques lapsus parlementaires recueillis dans les antérieures collections du "Journal Officiel" : M. ROUHER. — J'ai vu des influences républicaines se croiser les bras.

M. PIERRE LÉGRAND, ministre. — Les ouvriers fumistes ont toutes les sympathies du ministre.

M. HERRISSON. — Mon nom signifie : conciliation.

M. JULES SIMON. — Il est certain, messieurs, que j'entends des bruits sous quelques bancs.

Gageons que la liste de ces petites surprises du langage s'enrichira encore pendant la nouvelle législature. Il le faut bien, le "Journal Officiel" a besoin d'être égayé.

LA LECTURE

Un homme qui ne lit pas reste un ignorant.—DICTIONNAIRE LAROUSSE.

Mes très chers frères,

On parle tant bibliothèque, de ce temps-ci, que j'ai cru devoir vous dire un petit mot de la lecture. Car il faut bien espérer, n'est-ce pas, que tout ce beau zèle que manifestent unanimement, me dit-on, et les autorités municipales, et les chefs religieux, comme tout le public, ne se bornera pas à l'érection d'un superbe bâtiment qui deviendra sans nul doute l'un des ornements de notre ville. Une fois les assises solidement établies, la construction montera, élégante, imposante. Puis on cloisonnera, et, enfin, on aménagera l'intérieur.

Encore là, il ne faudra pas que s'éteigne ce beau zèle des classes dirigeantes. L'oeuvre ne fera que commencer. On n'en sera encore qu'au contenant de la pâte intellectuelle que la ville de Montréal a l'intention de distribuer à ses contribuables. La partie essentielle d'une bibliothèque, c'est bien les livres, n'est-ce pas ?

C'est la lecture elle-même qui est devenue une nécessité de la civilisation moderne. Un homme qui ne lit pas reste un ignorant, et, aujourd'hui, l'ignorance n'est plus tolérée. Elle est considérée la plaie la plus dangereuse de la société. Elle est la mère de toutes les perturbations sociales, et les pouvoirs publics et religieux les comprennent si bien qu'ils dévouent constamment leurs plus grands efforts pour extirper efficacement ce cancer moderne dont les ramifications sont malheureusement répandues un peu partout.

Je viens de dire, mes très chers frères, que les pouvoirs religieux font tout en leur pouvoir pour dissiper les ténèbres de l'ignorance qui menacent de nous envahir. C'est, en effet, une bien noire calomnie à leur adresse que de les dire opposés à la diffusion des connaissances humaines, à la popularisation de l'enseignement. N'en avez-vous pas la preuve convaincante dans le fait qu'encore tout dernièrement un échevin déclarait officiellement au conseil municipal que l'illustre prélat qui préside aux destinées catholiques, apostoliques et romaines de notre grande ville était absolument en faveur de la construction d'une bibliothèque publique ? C'est bien, d'ailleurs, la vieille tradition de l'Eglise catholique, conservatrice de tant de précieux héritages, même purement matériels, qui se perpétue de "pierre en pierre". L'évêque d'Alesia n'écrivait-il pas un jour au grand pape Paul II : "N'est-ce pas une grande gloire pour Votre Sainteté d'avoir procuré aux pauvres des facilités de lecture ?"

On semble aujourd'hui tellement comprendre l'importance de la lecture que tous, sans exception, apportent leur pierre de travail ou d'efforts à la construction des magnifiques temples profanes qu'on rencontre dans toutes les autres villes, continuation de l'oeuvre entreprise, il y a bien des centaines d'années par le roi Osymandias, antérieur de Sésostri, qui écrivit sur la porte de la première bibliothèque dont l'histoire fasse mention : **TRESOR DES REMEDES DE L'AME.**

La lecture, mes très chers frères, est donc une nécessité de la civilisation moderne. Or, pour lire, il faut des livres, beaucoup de livres. Car, n'en ayez pas de doute, le "timeo hominem unius libri" est un adage qui a fait son temps. Je crains l'homme d'un seul livre ! Oui, sans doute, si ce livre est la Bible ou Homère, océans sans fond de science et d'art ; mais encore faut-il les lire d'une manière particulière, c'est-à-dire les approfondir et les analyser. Tout le monde ne peut pas le faire, tant s'en faut.

Il faut donc lire beaucoup, en acquérir le goût si on ne l'a pas, mais sans cependant préférer la quantité à la qualité. Il faut lire avec méthode et avec choix. La littérature des siècles passés est si chargée d'oeuvres, celle de nos jours s'accroît si rapidement, et les exigences de la vie sont si nombreuses, si complexes, si lourdes, qu'il est nécessaire de ne pas abandonner ses lectures aux caprices du hasard et de la fantaisie, mais de les mener avec discipline et selon une voie qu'on se sera tracée d'avance. Il faut donc lire avec ordre et méthode et craindre encore plus que l'"hominem unius" du collègue cet épouvantable vagabondage de lecture auquel les bonnes bibliothèques comme celle que nous aurons bientôt nous exposent.

Et c'est à vous, jeunes gens instruits, qui sortez de nos collèges, que je m'adresse en particulier. Nos méthodes pédagogiques sont encore si déplorables, notre enseignement est si absurde, avec ses programmes si compliqués et si bourrés de choses inutiles, qui ne semblent viser qu'à préparer aux examens d'admission à l'étude et à façonner des générations de mandarins manqués ; nos professeurs de collège, sauf d'honorables exceptions, sont si endormis dans leur routine que neuf sur dix, pour ne pas dire tous les dix, de nos échappés de collèges, ne sont que des ânes, tranchons le mot. C'est à peine si on leur a appris à apprendre, si on les a équipés d'une bonne méthode de travail. Au sortir du collège, c'est son instruction entière qu'on a à compléter, à réformer, sinon à réédifier tout à fait.

C'est par la lecture, mais une lecture saine, faite avec sélection et profit, qu'on arrive à réédifier cette instruction.

La lecture est d'une nécessité capitale aujourd'hui pour combattre l'ignorance. C'est elle qui est appelée à "déchrysalider" l'intelligence et ouvrir des horizons nouveaux aux connaissances bornées.

C'est, d'ailleurs, ce que prêchait saint Basile, aux chrétiens de son époque, qui se faisaient des scrupules sérieux de lire les auteurs profanes et prêtaient une oreille trop religieuse à l'empereur Julien, qui leur disait :

"Restez dans vos églises, contentez-vous des enseignements et des miracles de votre Dieu, de vos traditions et de vos écritures, et laissez au polythéisme les lettres et les sciences, qui sont ses filles glorieuses. Ne venez pas demander à ce que vous méprisez des vêtements pour votre nudité, des richesses pour votre pauvreté."

"Soit, répondaient quelques chrétiens rigides, la folie de la croix nous suffit ; nous ne voulons pas goûter aux fruits empoisonnés de la sagesse grecque ; nous savons Jésus crucifié, qu'avons-nous besoin d'apprendre autre chose ? Le christianisme n'a pas besoin de l'éloquence de la philosophie pour naître ; il n'en a pas besoin pour se développer." Comprenez le danger de cette séparation un moment imposée par Julien entre le christianisme et l'hellénisme, saint Basile s'attacha à montrer que le christianisme doit observer dans sa lumière, toute lumière née hors de lui, dans sa noblesse et dans sa grandeur divine toute noblesse, et, toute grandeur humaine, et qu'il ne doit répudier de la civilisation païenne que l'erreur et le mal. Il montra que les lettres païennes ne sont pas une religion, mais un instrument qui peut rendre à la foi chrétienne les services qu'il a rendus au paganisme.

Feuilletez l'histoire et vous verrez que les hommes qui ont joué un rôle important dans leur pays étaient de grands lecteurs. Bonaparte, à Brienne, mettait au désespoir le libraire de l'école. Les grands génies, les Civilisateurs, les écrivains renommés ont passé la moitié de leur vie à lire. "Je n'ai jamais eu de chagrin, dit Montesquieu, dont un quart d'heure de lecture ne m'ait consolé." Un livre est un ami sur qui l'on peut toujours compter. "Faites de belles lectures", écrivait Alphonse Daudet à un confrère en proie à un grand deuil.

La lecture est la plus noble des passions. Elle nourrit l'âme comme le pain nourrit le corps.

ZOZO.

N. B. — Le sermon de la semaine prochaine portera sur **LES GREVES**, et sera fait par **LE REVEUR**.



J'ai Découvert Une Guérison pour le RHUMATISME

Ecrivez-moi.
Ne m'envoyez pas d'argent.

N'importe quelle personne honnête qui souffre de Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre.

Je suis spécialiste pour le Rhumatisme et j'ai traité plus de cas, je crois, que n'importe quel autre médecin. Durant 16 ans, j'ai fait 2,000 expériences avec des drogues de toutes sortes, et essayé tous les remèdes inventés tout en cherchant le monde entier pour découvrir encore quelque chose de mieux. Neuf ans passés, je découvris enfin en Allemagne une préparation chimique précieuse qui, en combinaison avec mes autres découvertes, me donna un remède sûr.

Je ne prétends nullement pouvoir convertir les jointures osseuses en chair ; mais je puis guérir la maladie à toutes les phases, complètement et pour toujours. C'est ce que j'ai fait amplement cent mille fois.

Je connais mon remède si bien que je vous permettrai d'abord de l'essayer. Ecrivez-moi simplement une carte postale me demandant mon livre sur le Rhumatisme et je vous enverrai un ordre sur votre pharmacien pour six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme (Dr Shoop's Rheumatic Cure). Prenez-le pendant un mois à mon risque. S'il réussit, il ne vous coûtera que \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien et votre simple parole en décidera.

Voilà exactement ce que je veux dire. Si vous dites que les résultats ne sont pas comme je le prétends, je n'accepterai par un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel simple échantillon qui peut affecter un rhumatisme chronique doit être rempli de drogues fort dangereuses. Je n'emploie point de telles drogues, et c'est folie de les prendre. Il faut expulser la maladie du sang. C'est ce que mon remède fait, même dans les cas les plus difficiles et les plus opiniâtres. Il a guéri les cas les plus invétérés que j'aie jamais vus. Or dans toute ma pratique — au cours de toutes mes 2,000 expériences — je n'ai jamais trouvé quel autre remède capable de guérir seulement un cas de maladie chronique sur dix.

Ecrivez-moi aujourd'hui et je vous enverrai mon ordre pour la médecine. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne pourra jamais vous nuire. S'il échoue il est gratuit.

Adressez, Dr Shoop, Boîte 80, Racine, Wis.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens.

RIPANS

Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une Tabule RIPANS. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq cents suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents ne contient assez pour un an. 12 n

THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.

R. DE MESLE, GÉRANT,

1628 rue Notre-Dame
KODAKS ET ACCESSOIRES
LANTERNES MAGIQUES ET
VUES
BAROMETRES ET THERMO-
METRES
LUNETTES ET LORGNONS EN
OR, ETC.

W. H. D. YOUNG

L. D. S., D. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1694 rue Notre-Dame, Montréal

TÉL. MAIN 2515.

INTERMEDE COMIQUE.



LA BASSE CHANTANTE.—Avant de continuer, je dois me recommander à votre bonne indulgence, ce morceau étant décidément un peu trop haut pour moi !...



CIRCONSTANCES ATTENUANTES.

—L'accusé a fabriqué de faux billets de banque, c'est vrai, mais ils étaient aussi beaux que les vrais : Alors, que lui reprochez-vous ?



—Regarde ce morveux, ça fait le fier aujourd'hui parce que ça porte un uniforme... Quand je pense que je lui ai fait son éducation, à ce gamin-là... Oui, mon vieux, c'est moi qui lui ai appris à fumer sa première cigarette.

LA RESSOURCE.

Pour couper court aux suites souvent terribles d'un refroidissement, nous n'avons que le BAUME RHUMAL, mais nous l'avons.

VARIÉTÉS

A la mort du comte de M..., qui fort riche, on lui fit des obsèques magnifiques.

Sa femme, qui vit défilier le cortège, s'écria : "Ah ! que mon mari serait content de voir cela, lui qui aimait tant les cérémonies."

Voici le texte d'un arrêté municipal dont le "Courrier de Nancy" garantit l'exactitude, et dont l'original, affiché à la porte de la mairie d'une commune du canton de Vizelize, a été arraché :

"M. le maire de..., prévient les habitants de cette commune qu'il est enjoint à tous les propriétaires de chiens d'être muselés, attachés, de les laisser vaguer dans les rues et de porter un collier au cou ; les contrevenants seront soumis à poursuite."

Un gentilhomme gascon vint un jour prier l'évêque de Mirepoix de lui prêter cent écus. L'évêque refusa d'abord, car il n'avait pas grande foi dans l'exactitude de l'emprunteur ; mais il était bon, et cédant à ses instances, il lui donna les cent écus qu'il considéra comme dès lors perdus. On juge donc quel fut son étonnement lorsque, quelque temps après, il vit arriver le Gascon qui lui rapportait l'argent prêté.

A quelques mois de là, le même vint prier l'évêque de lui faire de nouveau un prêt.

"Nenni ! Nenni !" monsieur, répondit le facétieux prélat, "on ne me trompe pas deux fois."

L'historien de cette anecdote ne dit pas si l'évêque revint sur sa décision, mais cela est à croire.

Plusieurs voyageurs de commerce étaient réunis dans un hôtel. L'un d'eux, devant partir le lendemain de grand matin, voulut se retirer avant les autres et demanda sa chambre ; mais on lui répondit qu'elles étaient toutes occupées, et que pour lui, dernier venu, il n'y avait d'autre ressource que de partager le lit d'un nègre. Le voyageur, ne pouvant faire autrement, se déshabilla, se glissa à côté de l'Africain, qui ronflait de son mieux, et ne tarde pas à l'imiter.

Pendant ce temps, les autres voyageurs de commerce, encore attablés, trouvent au fond de la bouteille une idée burlesque. Munis d'un pot de cirage et d'un pinceau, ils montent à pas de loup dans la chambre du dormeur, et noircissent son visage de manière à le rendre semblable au nègre.

Le lendemain, les amis entrent dans la chambre aux nègres et l'on éveille le voyageur ; il se lève à la hâte, s'habille et se met devant la glace de la toilette pour nouer sa cravate. A la vue de sa face noire il jette un cri de surprise et dit : "Les imbéciles ! je leur avais recommandé de me réveiller, et ils vont réveiller le nègre !"

Cela dit, il se déshabille, rentre dans le lit et se rendort.

Un prédicateur, dont l'auditoire était principalement composé de femmes du peuple, introduisit dans son sermon une sortie véhémement contre la loterie.

"On s'en occupe le jour, disait-il, on en rêve la nuit ; on a vu en songe le 89 et le 72, on court au Mont-de-Piété mettre ses hardes en gage, et avec leur produit on joue ; on aventure le pain de ses enfants, et bientôt la misère et le désespoir entrent au logis, etc."

Le digne prédicateur descendit de la chaire après cette pathétique allocution, heureux de l'idée qu'il avait opérée quelques conversions, lorsqu'une vieille femme l'aborde et lui dit :

"Monsieur l'abbé, n'est-ce pas 89 et 72 que vous avez nommés, s'il vous plaît ?"

Durant une des brillantes campagnes du maréchal de Saxe, son cheval étant venu à se défermer, comme il entra dans un village, il avisa un maréchal ferrant à qui il ordonna de remplacer le fer perdu.

Le forgeron prit un fer tout préparé et l'allait mettre au feu, lorsque Maurice voulut l'examiner et le rompit sans effort apparent. "Donnez-en un autre, dit-il, celui-ci ne vaut rien." Le second fut également rompu, ainsi que le troisième ; le quatrième trouva grâce.

Le cheval ferré, Maurice donna un écu de six livres au maréchal d'effort que Maurice, et jette les morceaux par terre en disant : "Cet écu ne vaut rien, veuillez m'en donner un autre." Le second écu, ainsi que le troisième eurent le même sort, et ce ne fut que le quatrième qui fut trouvé bon.

Cette scène amusa infiniment Maurice, qui avait, à la fin, trouvé un homme aussi fort que lui.

Le duc de Créqui disait un jour à Chamfort :

"Il me semble qu'aujourd'hui un homme d'esprit est l'égal de tout le monde et que le nom n'y fait rien."

—Vous en parlez bien à votre aise, monsieur le duc, répliqua Chamfort ; mais supposez qu'au lieu de vous appelez M. le duc de Créqui, vous vous appelez "M. Criquet" ; entrez dans un salon et vous verrez si l'effet sera le même."

PERE KOENIG'S
TORQUE NERVEUX
UN LIVRE TRÈS SÉRIEUX SUR LES MALADIES DES NERFS ET UNE BOUTEILLE ÉCHANTILLON DE NOTRE REMÈDE SONT ENVOYÉS GRATUITEMENT À CEUX QUI EN FONT LA DEMANDE, AUX PAUVRES SURTOUT.
KENIG Med. Co., 100 rue Lake, Chicago.
En vente chez les pharmaciens : \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00

BREVETS D'INVENTION

CANADA
ÉTRANGER

BEAUDRY & BROWN

Ingénieurs Civils et Arpenteurs, 107, rue St-Jacques, Montréal

J. BRUNET

Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs.

Bureau et Atelier : Côtes des Neiges

MONTREAL

Téléphone Bell Up 1466.

Connexion gratuite pour Montréal.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

BELLE RECOMMANDATION.



—Vous vous présentez comme garçon de café, savez-vous au moins tirer la bière ?
—Je crois bien, j'étais croque-mort !

CAPRICES DE LA LANGUE.



—Vous arrivez à propos.
—Nonè mon capitaine, j'arrive à pied.

NOUVELLE BONNE.



—Malheureuse ! Que faites-vous ?
—Eh bien ! je lui ai lavé la figure, maintenant, je lui lave les pieds.



INDISCRETION DE BÉBÉ, par G. RI
— Dis donc, monsieur, c'est-il là-dessus qu'on te fouette quand tu n'es pas sage ?

VARIÉTÉS

Ma femme a acheté, dit Calino.
—D'un garçon ?
—Non.
—Alors c'est d'une fille.
—Comment le savez-vous ; vous êtes le premier à qui j'en parle ?

Un matelot tirait de l'eau un cor dage qu'il enroulait à mesure, et l'opération se prolongeait.
—L'autre bout n'arrivera donc jamais ? dit le matelot impatienté.
—Je le crois pardien bien, lui répond son camarade, "on l'a coupé ce matin."

On donne d'ordinaire du pain rassis aux enfants des collèges ; mais un jour, par extraordinaire, il était tendre.
—Ma foi, dit un écolier en cachant dans sa poche un énorme morceau, je garde celui-ci pour demain, car je suis ennuyé de ne manger que du pain rassis.

Un riche financier avait acheté une terre où il fit bâtir un château magnifique. Il y avait entre autres constructions une chapelle fort remarquable.
Le financier, écrivant à ses enfants, leur annonçait que la chapelle était finie, et il ajoutait : "J'espère que nous y serons tous enterrés si Dieu nous prête vie."

Un préfet ayant demandé à un maire le relevé des décès de sa commune, pendant un temps déterminé, le maire lui adressa un chiffon de papier, sur lequel un nom était inscrit ; au-dessous on lisait :
—Monsieur le préfet, je vous envoie Philippe Gautier par la poste, afin qu'il vous arrive plus vite ; c'est le "seul mort qui soit existant" dans mon village.

Le maréchal de Biron, voulant mettre ordre à sa dépense, fit venir son maître d'hôtel qui s'enrichissait à ses dépens :
—Lanthoine, dit-il, combien avez-vous de gages ?
—Monseigneur, dit Lanthoine, j'ai trois cents livres.
—Je vous en donne douze cents, à condition que vous ne me volerez plus.
—C'est impossible ; à ce prix-là, Monseigneur, j'y perdrais.

La première fois que M. de Corbière fut admis à travailler avec Louis XVIII, il se mit tout de suite à son aise, et, entre autres licences, il déposa successivement sur le bureau royal : son étui à l'nettes, — sa tabatière, — son foulard, — son agenda.
Le roi, qui le regardait faire, lui dit d'un ton un peu narquois :
—Mais, monsieur de Corbière, mais vous videz vos poches.
—Sire, répliqua le ministre sans se déconcerter, Votre Majesté aimerait-elle mieux que je les emplisse ?

M. de Sansai, archevêque de Bordeaux, avait parié et gagné contre M. Damiran, un de ses grands-vicaires, une dinde aux truffes. Le carnaval approchait, il rappelle à ce dernier sa gageure et l'invite à la réaliser.
—Monseigneur, dit le vicaire, qui voulait s'en dispenser, les truffes ne valent rien cette année.
—Bah ! bah ! répond M. de Sansai, c'est un bruit que les dindons font courir.

LA CHANCE DES HOMMES FAIBLES.

Les spécialistes de l'Institut Medical du Dr Bassett font la plus grande offre connue de TRAITEMENT GRATUIT à toutes les victimes de la **Débilité Nervo-Sexuelle, Varicocèle, Atrophie des Tissus, Perte de Vitalité**, ou autres faiblesses résultant d'indiscretions ou excès du jeune âge, ou d'empoisonnement contagieux et spécifique du sang, acquis ou hérité. C'est positivement la première offre de traitement gratuit de cette institution qui est établie depuis 30 ans.



Le traitement du Dr Bassett—comme le savent les milliers de personnes qu'il a guéries—n'est pas expérimental. Il va au siège des maladies et faiblesses masculines et les guérit promptement. Ce traitement débarrasse du coup les hommes désappointés de tout sentiment de débilité, de mélancolie, de confusion mentale, d'absences de mémoire, de rêves troublants, de timidité, et de tous symptômes de caducité masculine. Le Dr Bassett a guéri toute une armée d'hommes—il peut vous guérir et vous guérira, quel que soit le nombre d'échecs que vous ayez subis en essayant de recouvrer votre virilité. Garantie légale de traitement simple et gratuit du plus grand spécialiste pour les maladies à l'homme que le monde ait jamais connu. Livres envoyés gratuitement sur demande. Adressez :
DR. BASSETT MEDICAL INSTITUTE, 42 Bassett Building, 126 Clark St., CHICAGO, n



CARME DÉCHAUSSÉ

CERTIFICAT DU Gouvernement

BUREAU DE L'ANALYSTE, District de Québec.

Québec, 30 novembre 1899

J'ai fait l'analyse du **VIN DES CARMES** et constaté que les principes actifs de la préparation sont conformes à la formule. Comme cette formule n'a d'intérêt que pour les médecins, ceux-ci pourront l'obtenir de votre bureau.
Au point de vue médical, c'est un excellent vin que le **VIN DES CARMES**, appelé à rendre de grands services aux personnes faibles, aux convalescents, anémiques, dyspeptiques, etc. C'est un bon tonique plus recommandable qu'un grand nombre de ces vins médicaux qui sont dans le marché.

DR M. FISET, n** Analyste public.

LA COQUELUCHE.

Chez ces pauvres enfants, elle ne résiste pas au BAUME RHUMAL.

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE
Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 9 FEVRIER 1903

L'événement de la saison théatrale

Le Marchand de Venise

La troupe au comptet du Théâtre National

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

PROF. LAVOIE

PERRUQUES ET TOUPETS

Pour Dames et Messieurs. Une spécialité : Cheveux teints de toutes les couleurs. Coiffures pour les bals et les soirées. Servez-vous du

"SECRET DE LA BEAUTE"

du Prof. LAVOIE pour embellir le teint, santé et beauté pour la peau.

1656 rue Notre-Dame, Montreal.



Le SAVON BABY'S OWN

est une sauvegarde contre toutes les maladies de la peau, chez les enfants. Il calme, adoucit, soulage et prévient l'irritation et les plaies.

Il est aussi bon pour les vieux que pour les jeunes.

ALBERT TOILET SOAP CO., Fabricants MONTREAL.

"Vous qui êtes si habile anatomiste, disait quelqu'un au docteur Petit, vous devriez connaître la cause de toutes les maladies.
—Cela est vrai, répondit le célèbre médecin ; mais nous sommes comme les commissionnaires de Paris, qui en connaissent toutes les rues et ne savent pas ce qui se passe dans les maisons."

LES MISÈRES DE LA VIE



Lorsque l'on a ga'amment porté deux pesantes sacoches pour une dame qui nous dit, en arrivant à la gare, qu'elle aurait bien demandé à son fils, Arthur, mais qu'il est bien trop délicat de santé pour porter de tels fardeaux. (On peut voir Arthur qui s'en vient.)

COMMENT J'AI ROULÉ MON TAILLEUR



1.—Pas un sou et une soif ; si seulement je trouvais un ami pour me payer un verre...



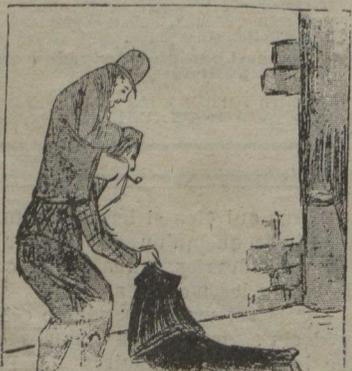
2.—Voilà justement l'ami Dalle qui vient par ici, tout n'est pas perdu.



3.—Mon vieux Chevalet, bonjour ; veux-tu boire un verre... Eh bien, tâche de trouver un truc pour...



4.—...me faire disparaître à la vue de mon tailleur, à qui je dois de l'argent, et qui me poursuit.

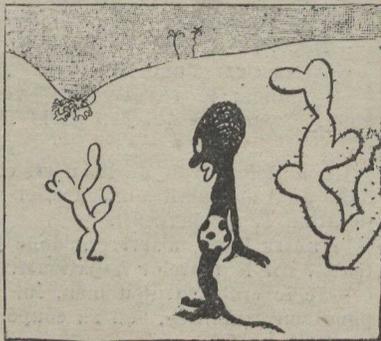


5.—Eh bien ! monte sur mes épaules vivement et mets mon manteau, tu verras qu'il ne te reconnaîtra pas.

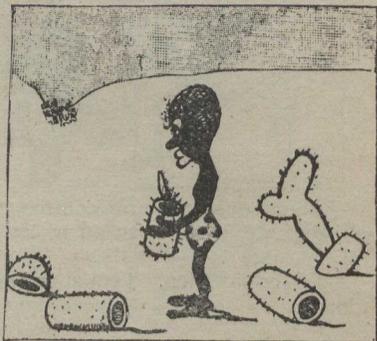


6.—Tu vois d'ici sa tête. LE TAILLEUR.—J'aurais donné ma tête à couper que c'était lui, c'est bien sa figuré, mais il est plus petit.

LE CACTUS



LE NEGRE.—Hum ! hum ! Voilà deux gaillards à quatre pattes, là-bas, qui comptent déjeuner !



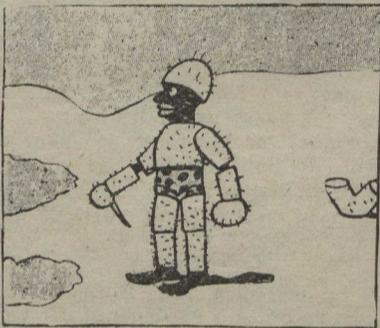
—Heureusement que ce cactus hérissé de solides épines m'inspire une excellente idée...



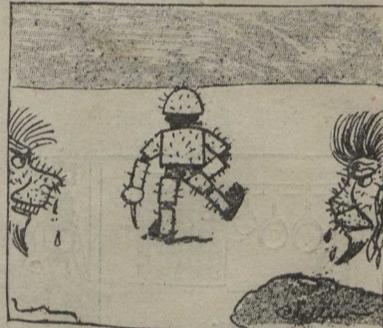
—Mais dépêchons-nous : les invités ont l'air pressé.



—Revêtons rapidement notre armure improvisée...



...Et recevons-les avec toute la courtoisie due à leur rang !



LES DEUX LIONS, en chœur. — Dis donc, je crois que nous sommes roulés pour notre déjeuner de ce matin !

Y COUPERA PAS.



—Comment, Pétrouillard, c'est là que je vous trouve, et à une heure pareille !

—Pardon, excuse, mon capitaine, mais je vous attendais justement pour vous demander la permission !...

EXAMEN.



L'examineur goguenard. — Pourriez-vous me dire, mademoiselle, pourquoi le créateur a créé l'homme avant la femme ?...

—C'est bien simple, monsieur... Avant d'exécuter un chef-d'oeuvre, on commence toujours par faire un brouillon.

Un vieux soldat amputé des deux jambes se plaignait d'une violente migraine :

"Que ne prenez-vous un bain de pieds ?" lui dit de la meilleure foi du monde quelqu'un qui était présent.